

Une sélection des plus belles histoires de Noël pour enfants

RACONTE-MOI

des histoires de Noël



ALP M-6012-49 F

HORS-SÉRIE SPÉCIAL NOËL
64 PAGES
EXCEPTIONNELLES

345 FB - 16 FS



Un joyeux chant de Noël.

La nuit de Noël, Bébert le cochon entraîne ses amis les lapins dans une folle équipée.

Hector, le soldat en chocolat, court deux grands dangers : fondre au soleil et se faire dévorer par Mathieu l'Affreux...

Tirondin est chargé par sa grand-mère de décorer l'arbre de Noël, mais il tombe et casse les décorations !

Noël arrive ; le roi Jean aimerait bien, comme tout le monde, recevoir des cadeaux... et, par-dessus tout, un beau ballon rouge.

Un merveilleux conte de Grimm qui met en scène une jolie princesse, sa marâtre qui la déteste parce qu'elle est trop jolie, et les sept nains.

Un des chants de Noël les plus populaires dans le monde entier.

Le père Noël est triste de toujours travailler la nuit de Noël. Cette année, il aura une surprise !

Valérie est une petite fille très exigeante. Dès qu'elle voit quelque chose, elle le veut !

Un célèbre épisode des contes des Mille et Une Nuits.

Des voleurs ont décidé d'enlever le père Noël... Mais rien ne se passe comme ils l'avaient prévu.

Il y a deux mille ans, à Bethléem, Jésus est né dans une pauvre étable. Depuis, chaque année, on fête cet événement la nuit de Noël.

Un chant de Noël peu connu sur l'arrivée des Rois Mages.



Quand tu écouteras
 la cassette, fais bien attention
 à la clochette...
 Dès que tu l'entendras,
 il faudra tourner la page !

Ding Dong : Mary Cartwright
 L'Escapade de Bébert :
 Kenneth Grahame/Sandy Nightingale
 Le Soldat en chocolat :
 Roger Langton
 L'Arbre de Noël de Tirondin :
 Peet Ellison
 Le Noël du roi Jean :
 A.A. Milne, sous le régime de la
 Convention de Berne. © 1924, USA,
 E.P. Dutton & Co Inc. © 1952, A.A. Milne.
 A.A. Milne/Tony Escott
 Blanche-Neige et les sept nains :
 Richard Hook
 Douce Nuit : Valerie Littlewood
 Le Chagrin du père Noël :
 Geraldine McCaughrean/Tony Ross
 Ce que Valérie veut :
 Felix Culp/Lynne Willey
 Aladin et la lampe merveilleuse :
 Francis Philipps
 On a volé le père Noël :
 Michael Foreman
 Le premier Noël : Francis Philipps
 Prière des Rois Mages :
 Rod Sutterby

Rédaction : Dominique Aubert,
 Catherine Picard, Catherine Schram
 Technique : Jacky Requet
 Adaptations et traductions : Jeanne
 Bouniort, Cynthia Conort, Yasmine
 Haddad, Marie Tenaille

Production : TRALALA
 Enregistrement et réalisation :
 Didier Brun et Jean-Louis Delaunay

ALP & Cie :
 26, rue des Carmes, 75005 Paris.
 Fondateur : Armand Beressi.
 Directeur général : Alain Devanlay.
 Directrice du marketing : Frédérique
 Janssen. Secrétariat général : Philippe
 Garnier, Sylvie Joly. Etudes et
 projets : Dominique Aubert.
 Direction artistique : Joëlle Brossier.
 Direction technique : Monique
 Muller, Luce Gérard-Salardenne.
 Service de vente aux dépositaires :
 Edi 7. © 1983 by Marshall Cavendish
 © 1983 by ALP. Distribué par les
 N.M.P.P. Dépôt légal : novembre
 1983. I.S.B.N. : 2-7365-0001-6.

Fabriquée en Angleterre



Ding Dong !

Ding dong ! Joyeux carillon :
Au ciel sonnent les cloches.
Ding dong ! Les anges du ciel
En chœur chantent Noël.
Ding dong !... Ding dong !
Gloria, Hosanna in excelsis !

Noël ! Sur la terre entière
Chacun chante sa joie.
Cloches des clochers sonnez !
Aujourd'hui l'Enfant est né !
Ding dong !... Ding dong !
Gloria, Hosanna in excelsis !

Oh ! Sonneurs carillonnez,
Que votre chant résonne !
Et jusqu'à la nuit chantez
Noël que Dieu nous donne !
Ding dong !... Ding dong !
Gloria, Hosanna in excelsis !

L'escapade de Bébert



C'était par une nuit de Noël à onze heures du soir. Les champs, les haies, les arbres étaient couverts de neige. On entendait les cloches qui appelaient les villageois pour la messe de Minuit. Dans la cour de la ferme, une seule tache noire apparaissait, la porcherie. Et plus noire encore que la porcherie, il y avait Bébert, le cochon. Il était assis à sa porte et bâillait. Derrière les fenêtres de la grande maison les lumières étaient éteintes, toute la campagne s'était assoupie.

« Comme c'est triste ! soupira Bébert.



J'ai bien envie de faire quelque chose, moi ! »

Bébert était un cochon d'action.

« Des actes, pas de grognements ! » Telle était sa devise. Il prit un bel élan, s'élança en courant, fit un saut magnifique et franchit la clôture de sa porcherie.

« Je vais aller chercher les lapins, se dit-il. Ça leur fera du bien de sortir ! »

Il alla vers les clapiers, en ouvrit la porte et cria :

« Jeannot ! Joé ! Réveillez-vous !

— Qu'est-ce que tu manigances encore ? dit Jeannot, tout ensommeillé.



— Viens ! répondit Bébert. J'ai une idée pour nous amuser. Allons chanter des chants de Noël. Amène Joé aussi, dépêchez-vous ! »

Jeannot bondit aussitôt hors de son clapier, il était enchanté. Mais Joé grogna et s'enfonça au chaud sous la paille de sa litière. Ils durent le tirer par les oreilles.

Tous trois se faufilèrent à travers la cour, passèrent tout doucement devant la maison et sortirent dans la campagne. Ils descendirent la colline, tournèrent à la boîte aux lettres et arrivèrent devant la carrière. Joé s'arrêta net et dit :



« Ça suffit ! Vous n'allez pas me faire escalader la pente cette nuit. Pas question !

— Dans ce cas je vais te mordre ! dit Bébert. Qu'est-ce que tu préfères ?

— Calme-toi, Bébert ! dit Jeannot. Personne ne va l'escalader. Je connais un chemin plus facile. Suivez-moi ! »

Jeannot les entraîna jusqu'au pied de la carrière. Il déplaça un rocher qui cachait l'entrée d'un petit couloir tout noir.

« Venez ! » leur dit-il en y entrant, et les autres le suivirent.

Ils marchèrent un bon moment dans le silence et l'obscurité, enfin ils aperçurent

une lueur.
Le tunnel
finissait
soudain

devant un joli petit ascenseur éclairé à l'électricité. Il y avait un banc sur trois de ses côtés. Monsieur Taupe se tenait à l'entrée.

« Allons, pressons ! Entrez si vous voulez monter ! » cria-t-il d'une voix stridente.

Ils s'engouffrèrent à l'intérieur et s'assirent sur le banc.

« Il était temps ! dit Jeannot.

— Quelqu'un d'autre pour l'ascenseur ? » cria monsieur Taupe en jetant un coup d'œil dans le tunnel. Puis il entra vivement dans l'ascenseur, fit claquer la porte, pressa le bouton, et ils s'élevèrent à toute vitesse.

« C'est la première fois que je vois cela ! haleta Bébert. Jeannot, qu'en penses-tu, toi ? »



L'ascenseur s'arrêta avec une secousse. Monsieur Taupe ouvrit brusquement la porte en disant :

« Sortez ! Vite, s'il vous plaît ! »

Et il claqua la porte derrière eux. Tous trois se retrouvèrent debout dans la neige fraîche, sous le ciel étoilé.

Ils se retournèrent pour demander où ils étaient, mais l'ascenseur avait disparu. A sa place, il y avait un carré d'herbe verte, sans la moindre trace de neige, avec un champignon blanc en plein milieu.

« Mais nous sommes sur le sentier de la source, s'écria Bébert. Voilà le puits !

— Et la maison de monsieur Lapierre est en face de nous ! ajouta Jeannot.

— Formidable ! dit Bébert. Nous n'avons plus qu'à aller tout droit sous les fenêtres de son salon pour chanter nos chants de Noël. Monsieur Lapierre sortira pour nous féliciter. Il nous caressera la tête, nous dira combien nous sommes intelligents et nous fera entrer chez lui ! Ce qui veut dire : souper au champagne dans la salle à manger ! Quel bon moment



nous allons passer ! »

Ils s'empressèrent de traverser le chemin et de s'installer sous les fenêtres. Bébert proposa :

« Commençons par *Mon beau Sapin*...

— Mais je ne sais pas chanter ! dit Joé un peu inquiet.

— Tant pis ! Faites de votre mieux tous les deux ! leur conseilla Bébert. Je chanterai très lentement. Tâchez de me suivre... »

Jeannot fit ce qu'il put, en répétant juste après lui. Quant à Joé, incapable de chanter, il imita divers instruments de musique, mais ce n'était pas très réussi...



Ils entendirent alors madame Lapierre, dans la maison, qui disait :

« Mais... qu'est-ce que c'est que cet épouvantable tintamarre ? »

Ensuite, ils entendirent monsieur Lapierre qui répondait :

« On dirait des animaux... d'horribles petites bêtes... grinçant et grognant sous nos fenêtres. Je sors avec un gros bâton et je les chasse ! »

— Un bâton... misère ! dit Bébert.

— Un bâton... aïe ! aïe ! aïe ! fit Joé.

— Mais non, cria madame Lapierre. Ne te donne pas la peine de sortir. Va par les écuries jusqu'au chenil et lâche les chiens !

— Les chiens... misère ! dit Bébert.

— Les chiens... aïe ! aïe ! aïe ! » fit Joé.

Pour avoir la vie sauve, ils tournèrent les talons à toute vitesse. Jeannot détalait avec dix secondes d'avance. Ils le virent les devancer sur le chemin. Bébert courait, courait, Joé courait aussi... Mais derrière eux, de plus en plus près, ils entendaient :

« Ouah ! Ouah ! Ouah ! Ouah ! »

Jeannot fut le premier arrivé au champignon. Il se jeta dessus et le pressa. Clic ! Le petit ascenseur fut là ! La porte s'ouvrit brusquement. Monsieur Taupe surgit et dit de sa voix stridente :

« Allons ! Faites vite si vous voulez descendre ! Quelqu'un d'autre pour l'ascenseur ? »

« Faites vite ! » Ce n'était pas la peine de le leur dire deux fois ! Ils se jetèrent sur le banc, épuisés et sans souffle. Monsieur Taupe claqua la porte, pressa le bouton et ils se mirent à descendre... Monsieur Taupe les regardait en souriant :

« Vous avez passé une bonne soirée ? » leur demanda-t-il.





Bébert fut incapable de répondre, il était de trop mauvaise humeur.

« Oh oui !

Excellente ! répondit Jeannot, l'air moqueur.

Mon ami que voilà est un grand musicien. Partout où il chante, on l'acclame et on lui offre tout ce qu'il y a de meilleur !

— Arrête de te moquer de moi, Jeannot ! dit Bébert. Tu m'énerves ! Cela n'a pas marché ce soir, c'est vrai. Mais écoutez ce que je vous propose : je vous invite dans ma porcherie et je vous offre un souper fin, comme vous n'en avez encore jamais eu !

— Des trognons de choux et des croûtons de pain, on les connaît tes soupers fins !

— Vous n'y êtes pas du tout ! répondit vivement Bébert. Il y a dans la grande salle une fenêtre par laquelle je peux passer. Je sais même où les propriétaires cachent la clé. Faites-moi confiance et vous aurez du poulet froid, de la langue, des frites, du gâteau et du champagne ! Peut-être trouverai-je même une surprise supplémentaire ! »

A cet instant, l'ascenseur s'arrêta avec une secousse.

« Dehors tout le monde ! » dit monsieur Taupe en ouvrant vivement la porte. « Faites

vite parce qu'il est l'heure de fermer, je rentre chez moi !

— Non, vous ne rentrez pas chez vous, mon cher ! déclara Bébert. Vous venez partager notre festin ! »



Monsieur Taupe prétendit d'abord qu'il était trop tard, mais finalement il accepta. En arrivant à la grande maison, les lapins le conduisirent se laver les mains et se recoiffer. Quant à Bébert, il disparut mystérieusement au coin de la maison. Dix minutes plus tard, il réapparut dans la porcherie, ployant sous le poids de deux énormes paniers contenant toutes les



victuailles annoncées, plus des pommes, des oranges, du chocolat, de la bière et des jus de fruit.

La table fut dressée à l'intérieur de la porcherie. Ils avaient tous très faim, bien sûr. Lorsque ce fut prêt, ils prirent place autour de la table, mangèrent et burent à satiété. Puis ils se racontèrent de bonnes histoires en parlant tous à la fois. Quand

ils furent rassasiés, ils levèrent leur verre et burent...

« Bonne fête à tous !... A notre hôte Bébert !... Joyeux Noël ! »

Ensuite, il y eut des discours et des chansons, et encore des discours et encore des chansons ! Il était trois heures du matin lorsque monsieur Taupe passa la clôture de la porcherie pour rentrer chez lui.

Au matin, quand le fermier et la fermière allèrent voir les lapins, ils découvrirent un beau désordre ! Tout était sens dessus dessous dans les clapiers. Jeannot et Joé dormaient à même le sol et ronflaient bruyamment. Les fermiers tentèrent de les réveiller, mais les lapins murmurèrent seulement quelque chose comme « ... nos fameux copains », et retombèrent endormis.

« Je n'ai jamais vu ça ! » dit la fermière.

Quand le fermier apporta son repas à Bébert, imaginez l'état de la porcherie !

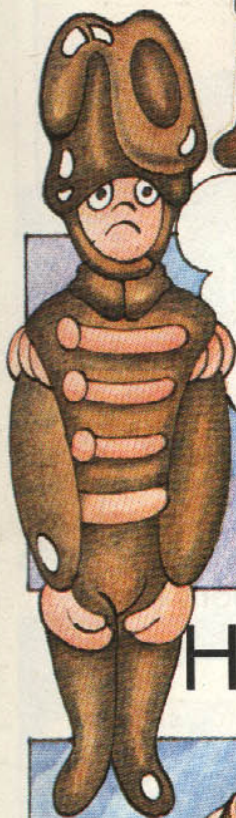
Bébert dormait profondément, vauté sur tout ce qui traînait par terre. Le fermier le poussa un peu avec son bâton et lui dit :



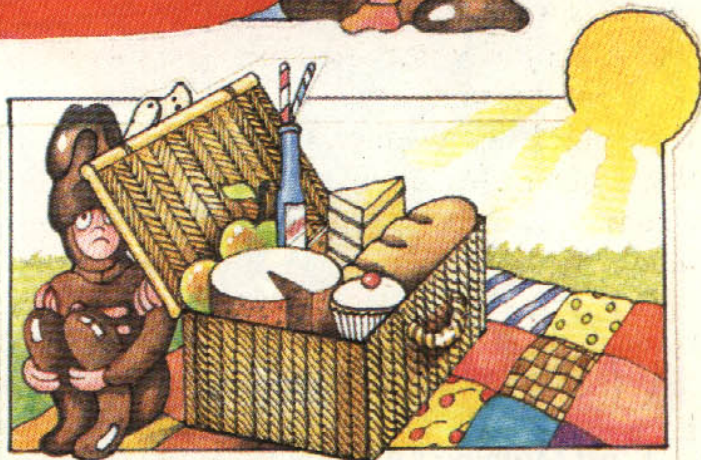
« Voilà ton dîner, Bébert ! »
Mais le cochon grogna seulement quelque chose comme « Mon beau sapin... ».

« Eh bien, dit le fermier. Quels drôles d'animaux j'ai là ! »

LE SOLDAT EN CHOCOLAT



Hector, le soldat en chocolat, est bien malheureux.



Il a toujours peur de fondre, partout il recherche l'ombre.



Il se cache sous le chapeau des dames,



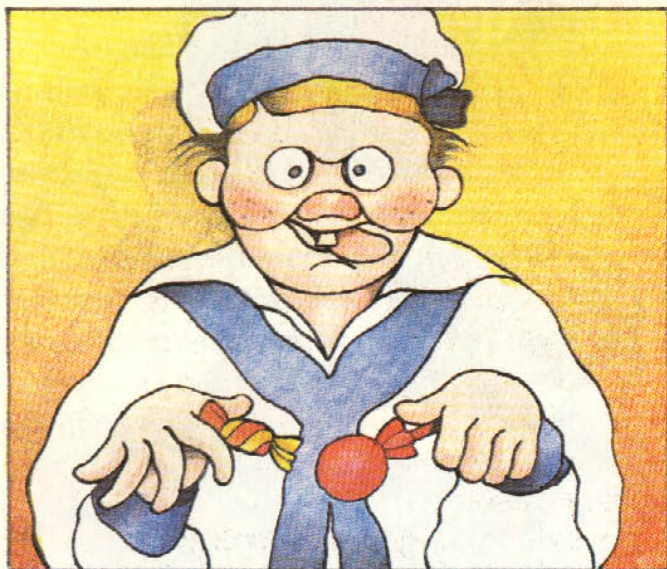
ou sous les arbres.



A Noël, il ne peut pas s'asseoir près du feu avec les autres jouets.



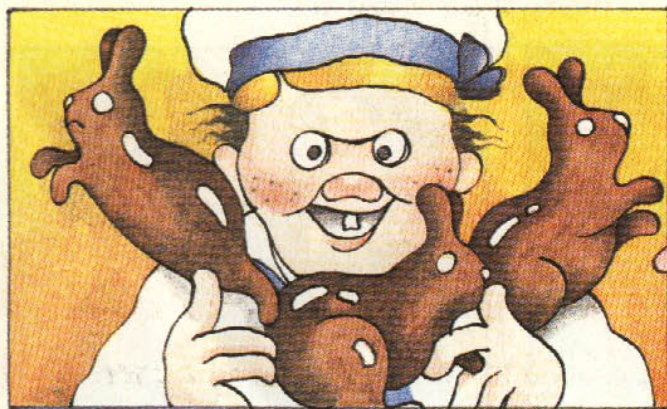
La vie d'Hector est bien pénible, mais il court un plus grand danger...



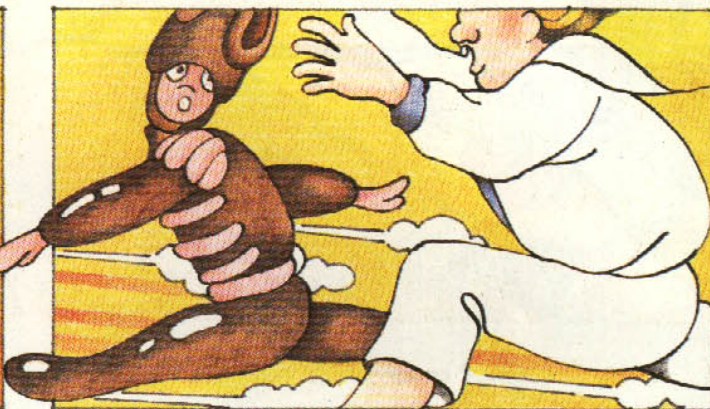
... C'est Mathieu l'Affreux !
Mathieu l'Affreux est gras et paresseux.



Il adore le chocolat : les bonbons en
chocolat, les œufs en chocolat...



... Et les lapins en chocolat. Mais, surtout,

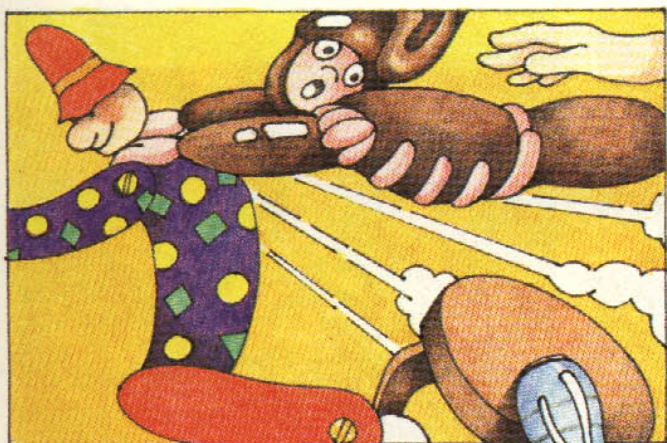


les soldats en chocolat !



« Je passe ma journée à me cacher »,
dit Hector en soupirant à ses amis,

Mimi, la poupée,
et Rataplan, le pantin.



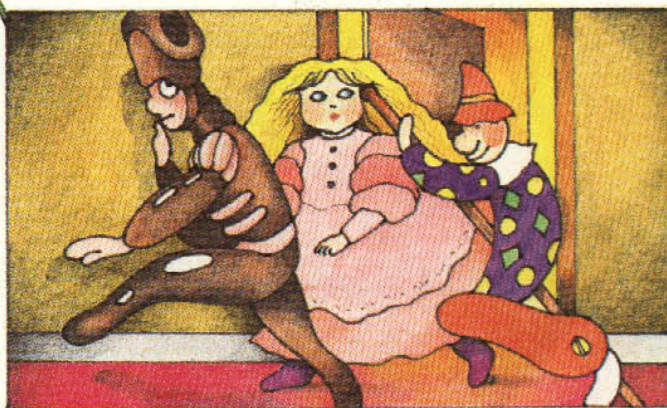
Grâce à leur aide,
Hector arrive toujours
à s'échapper.



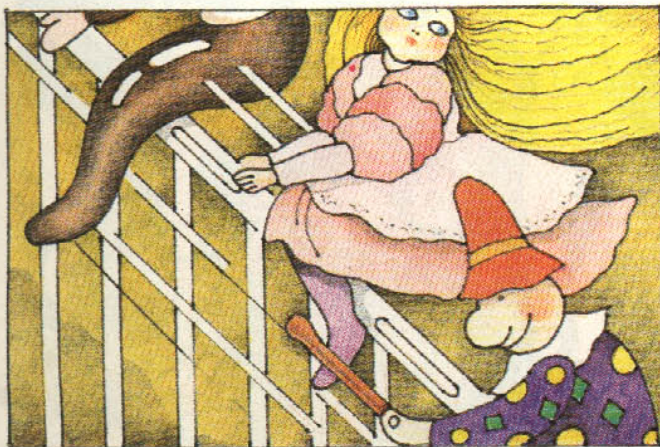
Souvent il rêve
du pays de la neige où les soldats
en chocolat ne fondent jamais.



« Ce soir, je me sauverai ! »
chuchote-t-il un jour
à Mimi et à Rataplan.



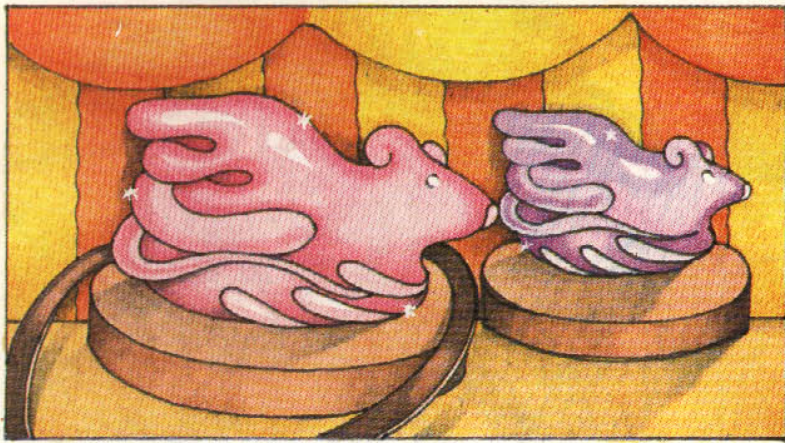
Ses amis décident de l'accompagner.
A minuit, ils passent à pas de loup
devant la porte de Mathieu l'Affreux.



Ils glissent sur la rampe d'escalier,
sortent vite par la porte
et sont bientôt dehors.



Alors Mimi dit : « Demandons le chemin
aux souris en sucre. Elles savent
où est le pays de la neige. »



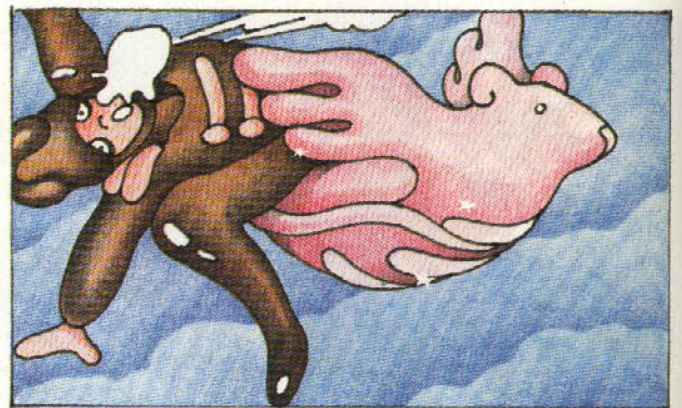
Les souris en sucre sont à la foire. « Nous en avons assez d'être des lots de consolation. Nous venons avec vous », disent-elles.



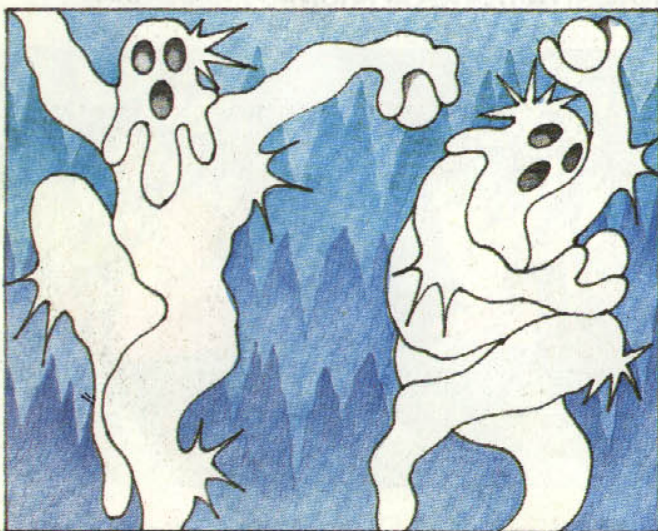
« Voulez-vous aider Hector à trouver le pays de la neige ? — Bien sûr, grimpez. »



« Nous allons vous conduire là-bas, mais prenez garde aux géants de la neige ! »



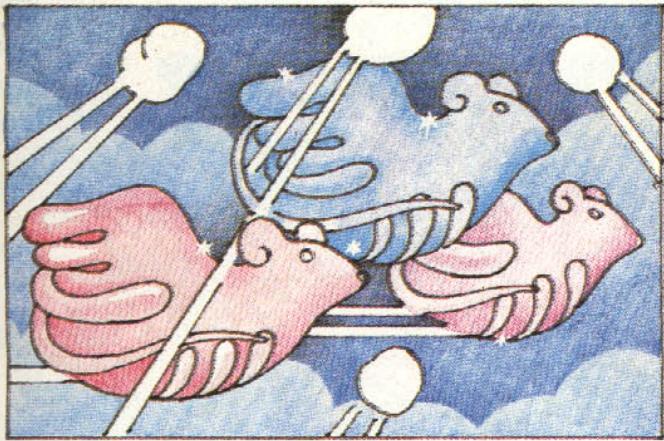
Soudain, une boule de neige frappe Hector. Il tombe du dos de la souris.



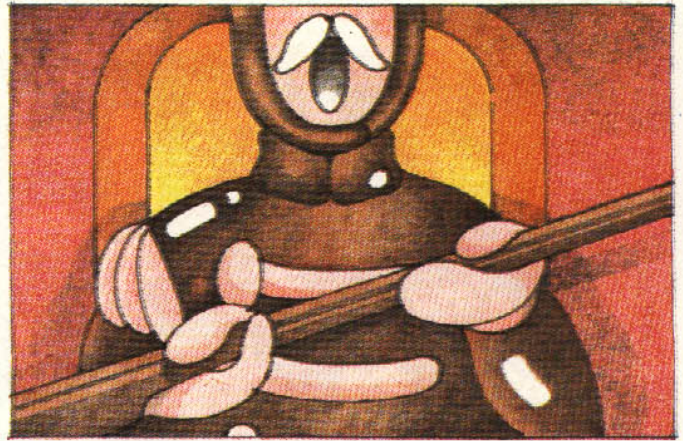
« Ce sont les géants de la neige ! » Mimi et Rataplan tombent aussi.



Les trois amis sont couchés sur la neige. Lentement, les géants s'approchent...



Les souris en sucre volent à travers les boules de neige pour chercher du secours.



« Halte ! Qui va là ?
— Le soldat en chocolat est en danger !
Et Mimi et Rataplan aussi ! »



« Vite ! Partons à leur secours ! »
Le régiment se met en route...

Ils arrivent juste à temps. A leur vue,
les géants s'enfuient à toutes jambes.

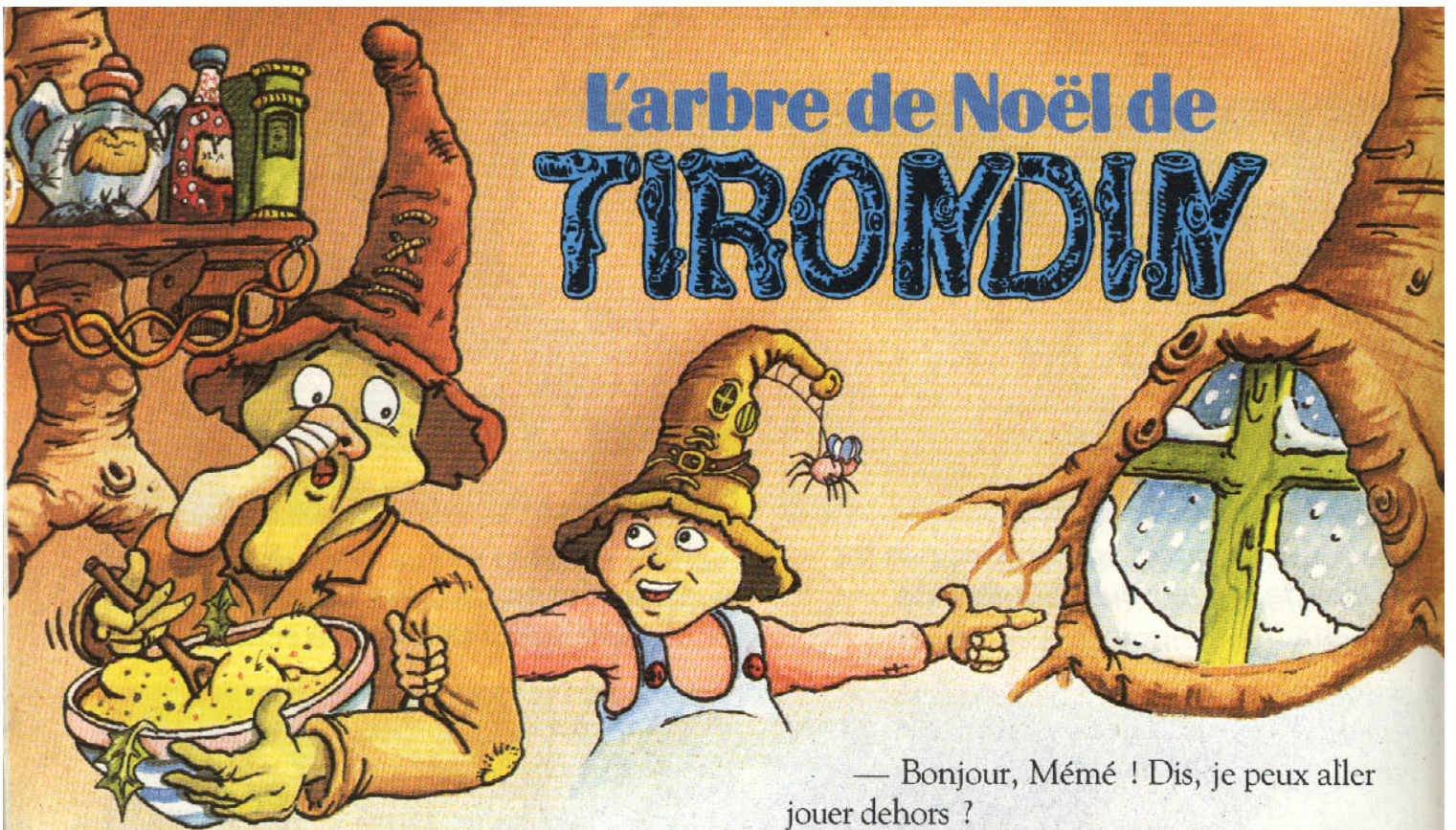


Hector rejoint enfin son régiment
au pays où les soldats ne fondent jamais.



Ses amis lui promettent de revenir le voir.
Il est enfin heureux.

L'arbre de Noël de TIRONDIN



En ce matin d'hiver, quand Tirondin s'éveilla il s'aperçut que la forêt de Bois-Tordu était toute blanche de neige. Il se leva, s'habilla et prit son chapeau.

« Abigaël, Abigaël ! cria-t-il.

Il a neigé ! »

Abigaël, l'araignée magique qui logeait dans son chapeau apparut à sa petite fenêtre. Elle s'était posée une minuscule bouillotte sur la tête. Elle grelottait.

« Co-co-comme si je ne le savais pas ! répondit-elle. Ton chapeau ressemble à une glacière ! »

Dans la cuisine, Mémé Croche préparait déjà la bûche de Noël.

« Voyons, voyons, une pincée de ver moulu, un pissenlit haché... Oh ! Bonjour, Tirondin !

— Bonjour, Mémé ! Dis, je peux aller jouer dehors ?

— Bien sûr ! Mais avant, tu serais gentil d'aller jusqu'à la boutique de monsieur Bricole. Tu achèteras des décorations pour l'arbre de Noël. Pendant ce temps, j'irai choisir un beau sapin dans la forêt. »

Tirondin ne se le fit pas dire deux fois. Il prit son manteau et son écharpe et courut vers le marché. Il s'arrêta quand même en cours de route, pour faire une rapide bataille de boules de neige avec les arbres chatouilleurs et pour faire quelques glissades sur la colline enneigée.





Au marché, toutes les boutiques étaient fermées pour l'hiver, sauf la baraque de monsieur Bricole. Tirondin entra et le trouva en train de se faire des tartines.

— « Bonjour, bonjour, dit monsieur Bricole, que puis-je pour toi ? »

Tirondin lui expliqua que Mémé Croche l'avait envoyé acheter des décorations pour le sapin de Noël.

« J'ai exactement ce qu'il te faut », dit le marchand.

Il grimpa à son échelle et attrapa une grande boîte en carton qui était coincée entre une pompe à bicyclette et un réveil. La boîte était pleine de

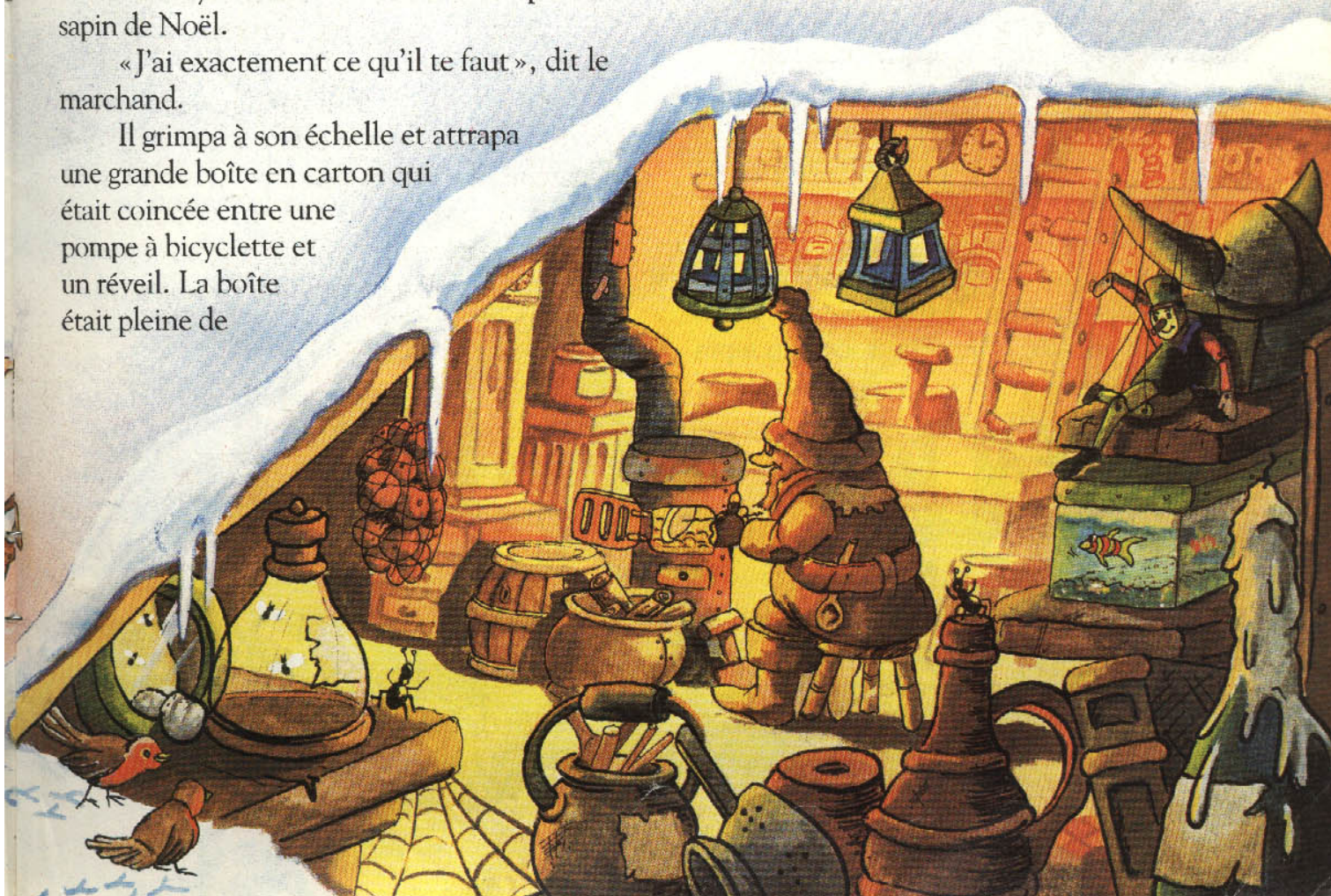
cheveux d'ange, de boules multicolores et de lampions.

« Que c'est beau ! s'écria Tirondin. C'est juste ce qu'il nous faut ! Je vous dois combien ? »

— Rien du tout, c'est un cadeau. Et tu embrasseras ta vieille mémé de ma part ! »

Tirondin remercia le bon monsieur Bricole et se dépêcha de rentrer chez lui.

Il était tellement pressé d'arriver qu'il voulut traverser la rivière gelée sans faire le grand détour par le pont.





Hélas ! Il dérapa sur la glace et se retrouva les quatre fers en l'air. La boîte en carton s'écrasa au sol.

« Oh ! Abigaël, j'ai tout cassé ! Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ? »

Abigaël ouvrit la petite fenêtre du chapeau de Tiron.

« On rentre, dit-elle. Je consulterai mon livre de magie pendant le trajet. »

A son arrivée, Tiron trouva un sapin planté dans un grand pot. Un petit mot était

accroché à une branche.

« Cher Tiron,
Je suis allée ramasser
du bois pour le feu. Si tu
pouvais décorer l'arbre
avant mon retour, tu me
ferais bien plaisir.

Je t'embrasse,
Mémé »

Tiron poussa un long soupir.

« T'en fais pas, dit Abigaël.
J'ai trouvé la bonne formule
magique.

Tribodidolin

Trodobodolodon

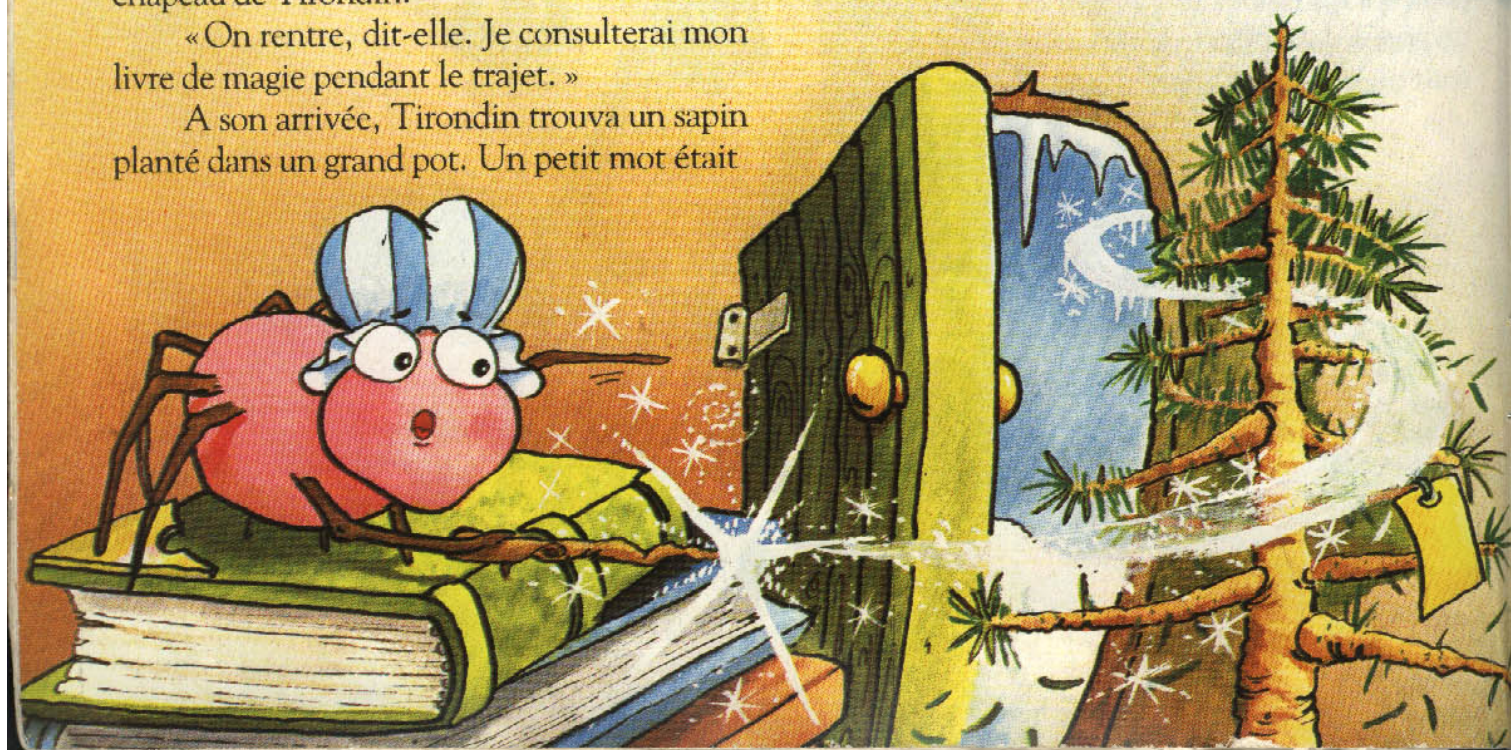
Que l'arbre se couvre de décorations ! »

Il y eut un bruit de tonnerre, puis un superbe éclair bleu... mais pas la moindre décoration en vue.

« Oh, Tiron ! gémit Abigaël.
Je te demande pardon. Je croyais que
ça marcherait... »

C'est alors que Mémé Croche entra dans la cuisine, toute souriante.

« Tiron ! C'est magnifique ! Quand je te demandais de décorer l'arbre, je ne pensais pas que tu décorerais toute la maison ! »





Tirondin la regarda avec stupeur, puis sans rien dire, il alla chercher le bois qu'elle avait laissé devant la porte.

Et il comprit : le vieux chêne nouveau qui leur servait de maison brillait de mille feux. Il était couvert de magnifiques décorations !

« Abigaël, ça a marché ! Ta formule magique a décoré la maison toute entière ! » dit-il à son araignée.

« Tu as fait du beau travail, mon garçon », dit une voix derrière Tirondin.

C'était monsieur Bricole, qui portait un énorme panier.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Tirondin.

— Oh, juste quelques victuailles pour le réveillon. Je n'allais tout de même pas les manger tout seul ! »

Ce soir-là, monsieur Bricole, Mémé Croche, Tirondin, et Abigaël, l'araignée magique, firent un festin mémorable avec toutes les bonnes provisions du panier, sans oublier la succulente bûche de Noël de Mémé Croche...

LE NOËL DU ROI JEAN

Le roi Jean n'était pas bon.
Il était ronchon et grognon !
Personne d'ailleurs ne l'aimait
Et jamais nul ne lui parlait.
Ceux qui dans la rue le croisaient,
Lorsqu'il marchait de par la ville,
D'un air dédaigneux le toisaient
Ou bien filaient comme des anguilles.
Honteux, le roi ne disait rien,
Mais n'en pensait pas moins.

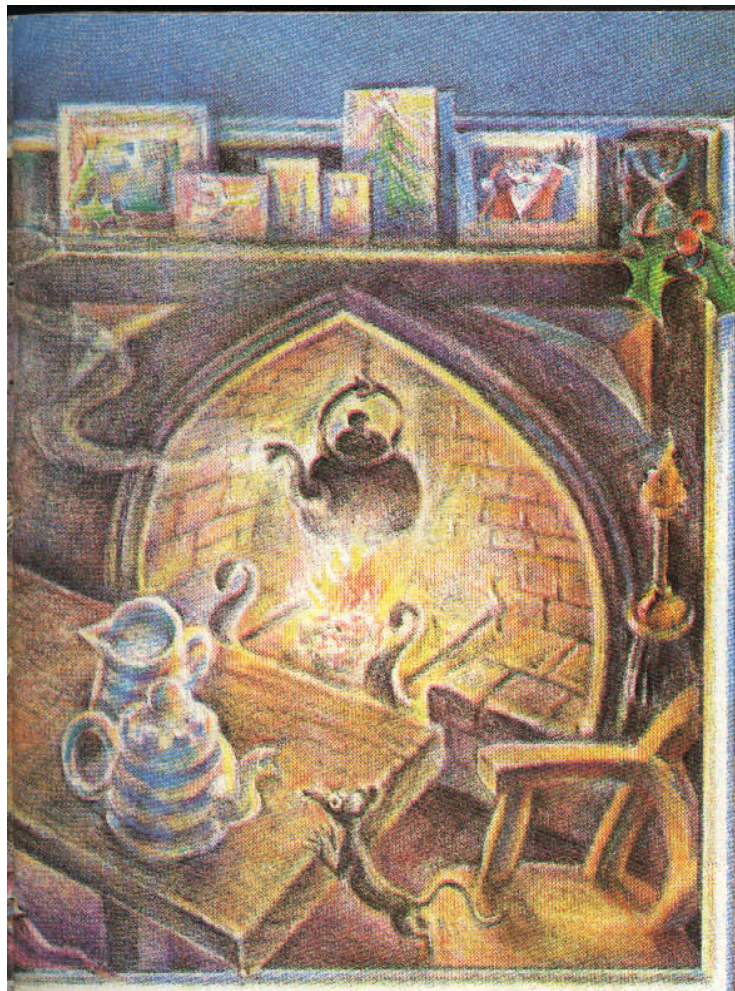
Le roi Jean n'était pas bon
Et n'avait guère d'amis.
Tous les jours, à l'heure du goûter,
Il attendait, mais sans succès,
Nul ne lui tenait compagnie.
Pour Noël, vous vous doutez bien
Qu'il ne recevait jamais rien,
Ni vœux ni lettres ni missives,
Et, quand il avait une carte,
Il avait fallu qu'il l'écrive.

Le roi Jean n'était pas bon
Mais il avait des illusions.
Il y avait pourtant des années
Qu'on ne lui avait rien donné,
Mais, comme nous tous, il espérait
Et chaque Noël il plaçait
Sa chaussette dans la cheminée.
Puis il s'en allait se coucher
Et, toute la nuit, il rêvait
Aux cadeaux qu'il allait trouver.



Le roi Jean n'était pas bon.
Il vivait seul dans son donjon.
Un Noël, après son souper,
Il écrivit une lettre
Qu'il adressa au père Noël
Et que la nuit il alla mettre
Sur la plus haute cheminée
De son château.
Il ne signa pas « le Roi Jean »
Mais tout simplement « Petit Jean ».

« Je veux des biscuits
Et des pâtes de fruits »,
Voici ce qu'il écrivit.
« Une boîte de chocolats
Ne me déplairait pas.
Je ne tiens pas aux cacahuètes
Et je n'aime pas les noisettes.
Je voudrais un petit couteau
Et surtout, père Noël, si jamais vous m'aimez,
Apportez-moi un gros ballon rouge ! »



Le roi Jean n'était pas bon,
Mais il croyait tout de bon,
Que cette fois au moins,
On ne l'oublierait point.
Lorsque le soleil se leva,
Il courut vers la cheminée.
Mais comme tous les ans,
Il n'y avait rien dans ses bas.
Furieux, il se chaussa et dit :
« Je le savais, ma foi ! »

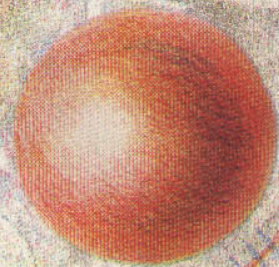
« Je voulais des biscuits
Et des pâtes de fruits.
Une boîte de chocolats
Ne m'aurait pas déplue.
Je ne tiens pas aux cacahuètes
Et je n'aime pas les noisettes.
Je n'ai pas eu d petit couteau
Mais j'ai le vieux qui n'est pas beau.
Oh ! Père Noël, si vraiment vous m'aimiez
Vous m'auriez apporté un gros ballon rouge. »

Le roi Jean n'était pas bon.
Il avait toujours l'air bougon.
Après avoir écrit sa lettre,
Il revint dans son donjon.
Toute la nuit il se tourna,
Se retourna, sans fermer l'œil.
« Ce doit être lui maintenant,
Ce doit être lui que j'entends.
Il a dû m'apporter un présent,
C'est le premier depuis longtemps ! »

« Oubliez les biscuits »,
Rêvait en dormant le roi Jean,
« Et peu m'importent les pâtes de fruits.
Quant à la boîte de chocolats,
Ce sera pour une autre fois.
Je ne tiens pas aux cacahuètes
Et je n'aime pas les noisettes.
Je voulais un petit couteau...
Mais, père Noël, si jamais vous m'aimez,
Apportez-moi un gros ballon rouge ! »

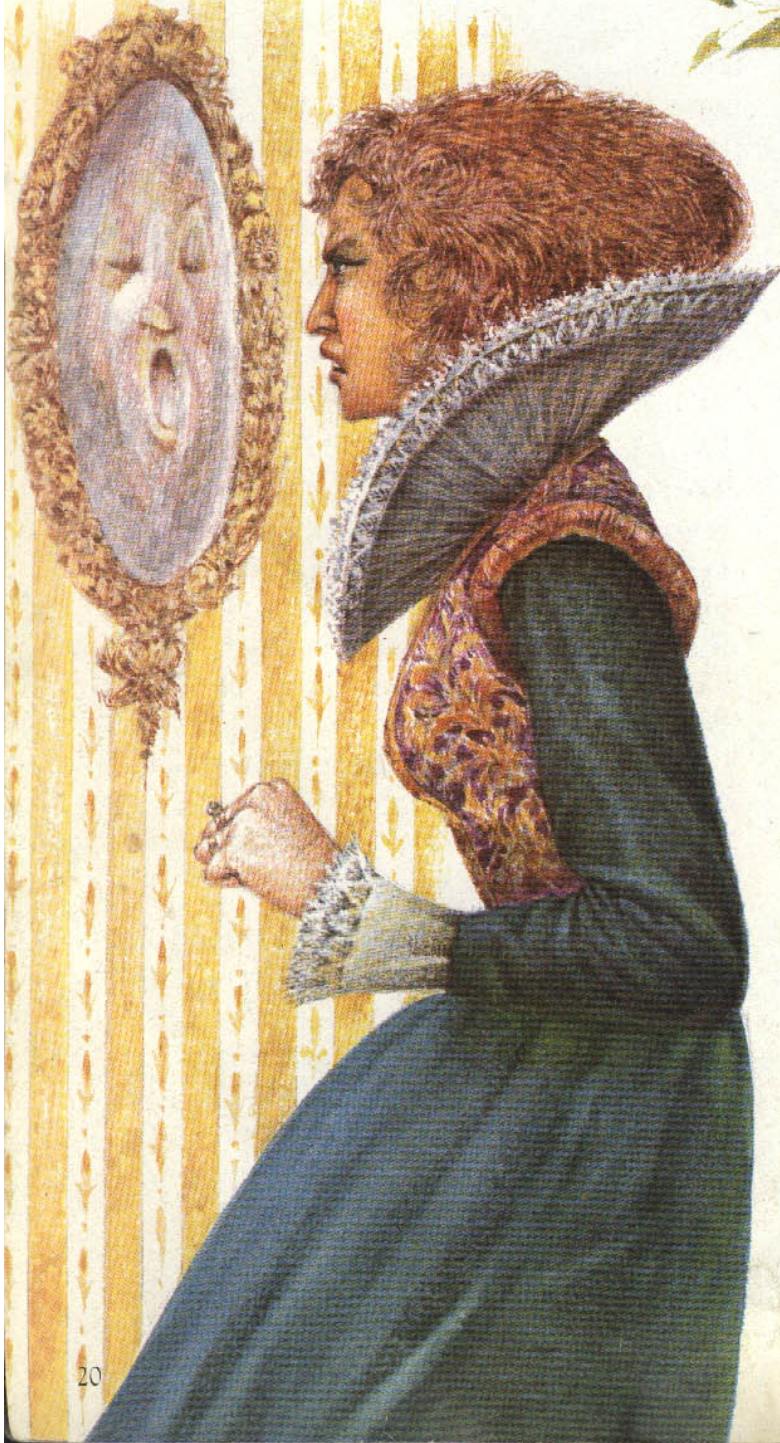
Le roi Jean était au balcon
Tout ronchon et grognon
Regardant jouer dans la neige
Les enfants tout joyeux.
Et alors qu'il les regardait
Fâché et l'air envieux...
Devinez ce qui sauta,
Bondit et rebondit
Contre sa tête et sur son lit...
C'est un gros ballon rouge !

MILLE MERCI PÈRE NOËL !
JE SUIS ENFIN HEUREUX
CAR VOUS M'AVEZ DONNÉ
UN BEAU GROS
BALLON ROUGE !



BLANCHE-NEIGE

et les sept nains



Un jour d'hiver, alors que la neige tombait en légers flocons, une reine était assise auprès d'une fenêtre encadrée de bois d'ébène noir et cousait. Elle se piqua le doigt, et trois gouttes de sang rouge tombèrent sur l'ébène noir du rebord de la fenêtre et sur la neige blanche. En voyant cela, elle pensa :

« Ah ! Comme je voudrais avoir une petite fille à la peau blanche comme la neige, aux lèvres rouges comme le sang et aux cheveux noirs comme l'ébène ! »

Son vœu fut exaucé. Elle mit au monde une petite fille au teint blanc comme neige, aux lèvres rouges comme le sang, à la chevelure noire comme le bois d'ébène. On la nomma Blanche-Neige. Or, peu de temps après lui avoir donné le jour, sa mère mourut.

Le roi, son père, fut très malheureux ; pourtant quelques mois après, il se remaria. Sa nouvelle femme était belle comme le jour, mais elle était hautaine et sans cœur, et si orgueilleuse qu'elle ne supportait pas qu'une femme puisse être plus belle qu'elle.

Elle avait un miroir magique auquel, chaque soir, elle demandait :

« Petit miroir, miroir chéri,
Quelle est la plus belle de tout le pays ? »
Et le miroir lui répondait chaque fois :

« Madame la Reine,
Vous êtes la plus belle de tout le pays. »

Alors la nouvelle reine se réjouissait,
car le miroir ne pouvait mentir.

Cependant les années passaient, et
Blanche-Neige embellissait de jour en jour.
Quand elle eut sept ans, elle était aussi
belle que la lumière du jour et plus belle
que la reine elle-même.

Un jour, la reine demanda au miroir :

« Petit miroir, miroir chéri,
Quelle est la plus belle de tout le pays ? »
Et le miroir lui répondit :

« Madame la Reine, vous êtes très belle,
Mais Blanche-Neige est dix mille fois
plus jolie. »

Alors la reine prit peur et devint verte
et jaune de jalousie. Et elle décida de se
débarrasser tout de suite de sa belle-fille.
Elle fit venir un chasseur et lui dit :

« Emmène Blanche-Neige dans la
forêt et tue-la. Puis arrache-lui le cœur et
apporte-le moi pour que je sache que tu as
obéi à mes ordres ! »

Pâle et tremblant, l'homme alla
chercher Blanche-Neige. Il la prit par la
main et l'emmena au plus profond de la
forêt. Arrivé là, il tira son couteau pour
tuer la fillette, mais lorsqu'il regarda son
teint blanc comme neige, ses lèvres rouges
comme le sang et ses cheveux noirs comme
l'ébène, il s'écria :

« Que les bêtes sauvages te tuent, moi
je ne peux pas ! »

Et il se sauva, la laissant toute seule
dans la grande forêt.





En revenant au palais, il tua un jeune daim et en apporta le cœur à la reine en jurant que c'était celui de Blanche-Neige.

Blanche-Neige, abandonnée, erra dans la forêt, effrayée par l'obscurité, épouvantée par les bruits inconnus. Mais les ronces écartèrent leurs épines pour ne pas la griffer, et les bêtes sauvages la regardèrent passer sans lui faire de mal. Elle courut tant que ses jambes purent la porter. Enfin, à la tombée de la nuit, elle arriva dans une clairière, où était bâtie une toute petite maison. Personne ne répondit lorsqu'elle frappa. Aussi, elle poussa la porte et entra.

Dans la maison, tout était minuscule, mais très mignon et très propre. Il y avait une nappe blanche sur la table, et le couvert était prêt pour le dîner, avec sept petites assiettes, chacune avec sa petite cuiller, puis sept petits couteaux et fourchettes et sept petits gobelets. Sept petits lits étaient placés les uns à côté des autres contre le mur.

Blanche-Neige, qui avait faim et soif, mangea un peu dans chaque petite assiette, et but dans chaque petit gobelet. Puis, elle essaya les lits, mais l'un était trop long, l'autre trop court, enfin le septième fut à sa taille. Et elle s'y endormit.

Quand il fit nuit, les sept nains qui habitaient la maisonnette rentrèrent. Ils revenaient de la mine d'or où ils travaillaient toute la journée. Ils allumèrent leur sept petites chandelles et virent tout de suite que quelqu'un était venu.

« Qui s'est assis sur ma chaise ? dit le premier.

— Qui a mangé dans mon assiette ? dit le second.

— Qui a grignoté mon pain ? dit le troisième.

— Qui a léché ma cuiller ? dit le quatrième.

— Qui s'est servi de ma fourchette ? dit le cinquième.

— Qui a touché mon couteau ? dit le sixième.

— Qui a bu dans mon gobelet ? » dit le septième.

Puis, le premier regarda autour de lui et s'écria :

« On s'est couché dans mon lit !

— Il y a quelqu'un qui dort dans le mien ! » dit le septième.

Tous s'approchèrent du lit pour voir.

« Qu'elle est jolie, s'écrièrent-ils.

— Moins de bruit ! dit le premier.





— Éteignez les lumières ! dit le second.

— Faites attention de ne pas la réveiller ! » dit le troisième.

Ils n'osèrent pas la déranger, et le septième nain coucha une heure avec chacun de ses compagnons.

Au matin, Blanche-Neige fut prise de peur en voyant les sept nains, mais ils se montrèrent très gentils. Elle leur raconta ce qui lui était arrivé. Les nains l'invitèrent à rester chez eux aussi longtemps qu'elle le voulait.

« Si tu veux t'occuper de notre ménage, faire la cuisine, les lits, la lessive, coudre et tricoter, tu ne manqueras de rien. »

Mais les nains lui recommandèrent aussi de n'ouvrir à personne quand elle était seule.

Blanche-Neige resta donc habiter avec les nains. Elle faisait le ménage et tenait la petite maison bien propre. Elle était très heureuse et avait vite oublié ses malheurs.

Longtemps, la reine crut que Blanche-Neige était vraiment morte. Mais un jour, elle interrogea son miroir :

« Petit miroir, miroir chéri,
Quelle est la plus belle de tout le pays ? »

Et le miroir lui répondit :

« Madame la Reine,
Vous êtes la plus belle ici,
Mais Blanche-Neige chez les sept nains
Est dix mille fois plus jolie ! »

A ces mots, la reine devint folle de rage. Elle comprit que le chasseur lui avait désobéi et se décida à tuer elle-même Blanche-Neige.

Elle se déguisa en vieille marchande et se rendit jusqu'à la maison des nains.

Elle frappa à la porte et cria :

« Belles choses à vendre ! Belles choses à vendre ! »



Blanche-Neige oublia complètement les recommandations des nains. Elle laissa entrer la vieille et acheta un joli lacet.

« Oh ! Mon enfant ! Comme ton corselet est mal lacé ! Laisse-moi t'aider », dit la reine.

La vieille serra, serra si fort le lacet neuf, que Blanche-Neige tomba évanouie.

Quand les nains rentrèrent, ils trouvèrent Blanche-Neige étendue par terre et pâle comme la mort.

« De l'eau froide ! cria le premier nain.

— De l'air ! demanda le second.

— Desserrez son corselet ! » dit le troisième.

Dès qu'ils eurent coupé le lacet, Blanche-Neige se remit à respirer.

Quand les nains apprirent ce qui s'était passé, ils lui dirent :

« La reine a appris que tu étais ici. Surtout, n'ouvre plus jamais la porte ! »



Quand la méchante reine fut rentrée chez elle, elle courut interroger son miroir.

« Petit miroir, miroir chéri, Quelle est la plus belle de tout le pays ? »

Et le miroir lui répondit :

« Madame la Reine, Vous êtes la plus belle ici, Mais Blanche-Neige chez les sept nains Est dix mille fois plus jolie ! »

La reine devint rouge de colère.

A l'aide de ses pouvoirs magiques, elle empoisonna une belle pomme. Puis elle se déguisa en pauvre paysanne et se rendit chez les sept nains. Elle frappa à la porte.

« Je ne dois laisser entrer personne ! dit Blanche-Neige.

— Goûtez juste une pomme. »



Blanche-Neige prit la pomme et en croqua un bout. Et, aussitôt, elle tomba morte.

Dès qu'elle fut rentrée, la reine interrogea son miroir :

« Petit miroir, miroir chéri,
Quelle est la plus belle de tout le pays ? »

Et le miroir lui répondit enfin :

« Madame la Reine,
Vous êtes la plus belle de tout le pays. »

A la tombée de la nuit, les sept nains trouvèrent Blanche-Neige morte.

Ils eurent beau tout essayer,
Blanche-Neige était morte et le resta. Mais elle était toujours si jolie, que les nains refusèrent de l'enterrer dans la terre froide.

Ils lui firent un cercueil de verre qu'ils installèrent sur la montagne parmi les fleurs. En lettres d'or, ils écrivirent :

« Ici gît Blanche-Neige
fille de roi »

Ils montèrent la garde auprès de leur princesse jour et nuit. Et les animaux vinrent aussi pour pleurer Blanche-Neige, les oiseaux, les écureuils, les lapins et même les daims.

Un jour, un fils de roi vint à passer. Il regarda le cercueil et lut les mots en lettres d'or. Alors il dit aux nains :

« Laissez-moi prendre ce cercueil, et je vous donnerai tout ce que vous voulez.

— Non, dirent les nains, nous ne





vous le donnerons pas pour tout l'or du monde.

— Alors, par pitié, laissez-moi embrasser Blanche-Neige ! » supplia le prince.

A ces mots, les bons nains eurent pitié de lui.

« Juste un baiser ! » dirent-ils en ouvrant le cercueil de verre. Mais, lorsque les lèvres du prince touchèrent les lèvres rouges de Blanche-Neige, le morceau de pomme tomba de sa bouche et elle ouvrit les yeux.

« Où suis-je ? » s'écria-t-elle.

— Auprès de moi, répondit le prince. Je vous aime plus que tout au monde. Epousez-moi et suivez-moi au royaume de mon père. »

Blanche-Neige, qui l'avait aimé dès le premier regard, accepta avec joie. Elle

remercia les sept nains et leur promit de venir souvent les voir.

Une grande fête fut organisée pour le mariage du prince et de Blanche-Neige. La méchante reine y fut aussi invitée. Avant d'y aller, elle interrogea son miroir :

« Petit miroir, miroir chéri,
Quelle est la plus belle de tout le pays ? »
Et le miroir lui répondit :
« Madame la Reine,
Vous êtes la plus belle ici,
Mais Blanche-Neige, la jeune reine
Est dix mille fois plus jolie. »

A ces mots, la reine brisa le miroir en mille morceaux. Un éclat de verre lui perça le cœur, et elle tomba morte.

Quant à Blanche-Neige et à son prince, ils vécurent heureux à jamais, entourés de leurs amis, les sept nains.



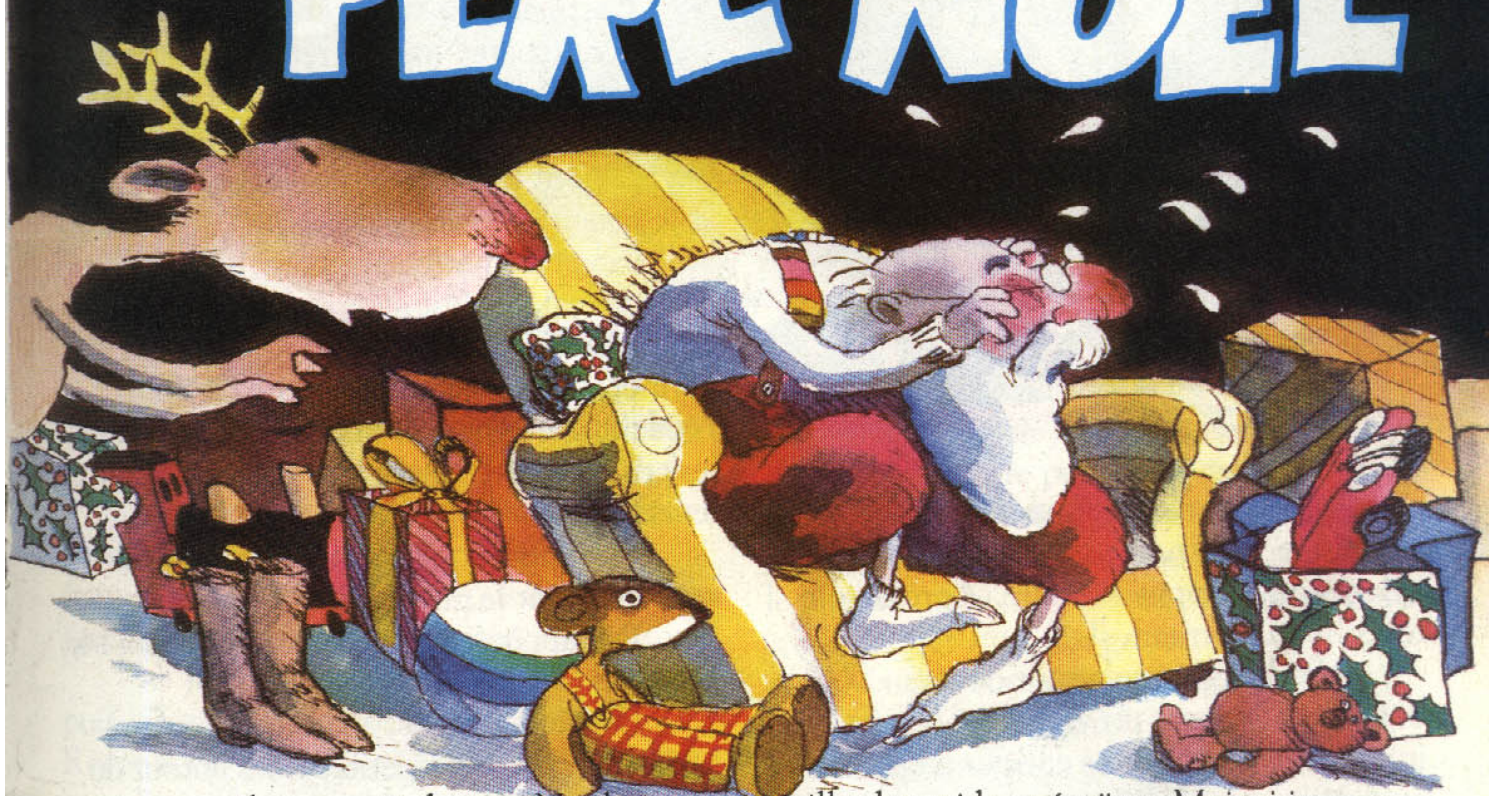
DOUCE NUIT

Douce nuit, sainte nuit,
Dans les cieux l'astre luit.
Le mystère annoncé s'accomplit:
Cet enfant sur la paille endormi,
C'est l'amour infini,
C'est l'amour infini !

Doux enfant, doux agneau,
Qu'il est saint, qu'il est beau !
Entendez résonner les pipeaux
Des bergers conduisant leurs troupeaux
Vers son humble berceau,
Vers son humble berceau...

C'est vers nous qu'il accourt
En un don sans retour...
De ce monde ignorant de l'amour
Où commence aujourd'hui son séjour,
Qu'il soit Roi pour toujours,
Qu'il soit Roi pour toujours...

Le chagrin du PÈRE NOËL



Comme chacun sait, le père Noël vit au pôle Nord, en compagnie des rennes de son attelage.

Une année, la veille de Noël, Marcel, l'un des rennes, fut très surpris de le voir tout d'un coup fondre en larmes.

« Excuse-moi, Marcel. Je suis ridicule. N'y fais pas attention !

— C'est la fatigue, répondit gentiment Marcel. La semaine prochaine, tu pourras te reposer.

— Oui... snif, snif ! Tu as sûrement raison... » soupira le père Noël.

Il se moucha dans un mouchoir aussi grand qu'un drap, essaya de sourire, mais se remit à sangloter de plus belle.

« Boû hoû... Marcel, je suis un

vieillard stupide et égoïste. Mais si je pouvais voir... juste une fois...

— Voir quoi ? Tu peux me le dire, je suis ton ami.

— Boû hoû... voir Noël, pardi ! Je passe toute la nuit sur des toits glissants. Je dois faire des acrobaties pour ne pas faire de bruit. Et, en plus, me rappeler tout ce que les enfants m'ont demandé. Oh ! mes cadeaux leur font sûrement plaisir, sinon ils ne m'enverraient pas autant de lettres tous les ans... On dit que les gens sont heureux à Noël... Mais comment pourrais-je le savoir ? Quand Noël arrive, je rentre chez moi, je mange de la dinde avec toi et les autres rennes et je m'endors ! Boû hoû... »

Il ne pouvait plus s'arrêter de pleurer.



Marcel se réchauffait devant la cheminée, et la neige qui couvrait son beau pelage commençait à fondre. Après avoir réfléchi un moment, il déclara :

« Eh bien, cette année ce sera différent. Tu auras un vrai Noël ! Nous irons sonner aux portes et nous passerons un petit moment dans chaque maison.

— Mais c'est impossible... Tu sais bien que jamais je ne me montre aux enfants le jour de Noël !

— J'ai une idée ! Nous allons nous déguiser. Ainsi, nous pourrions aller chez les gens sans être reconnus et nous fêterons Noël avec eux ! »

Cette nuit-là, après la distribution des cadeaux, le père Noël ne retourna pas chez lui. Il gara son traîneau derrière le jardin public. Tandis que les autres rennes grignotaient les feuilles des arbres, Marcel et le père Noël mirent de vieux vêtements.

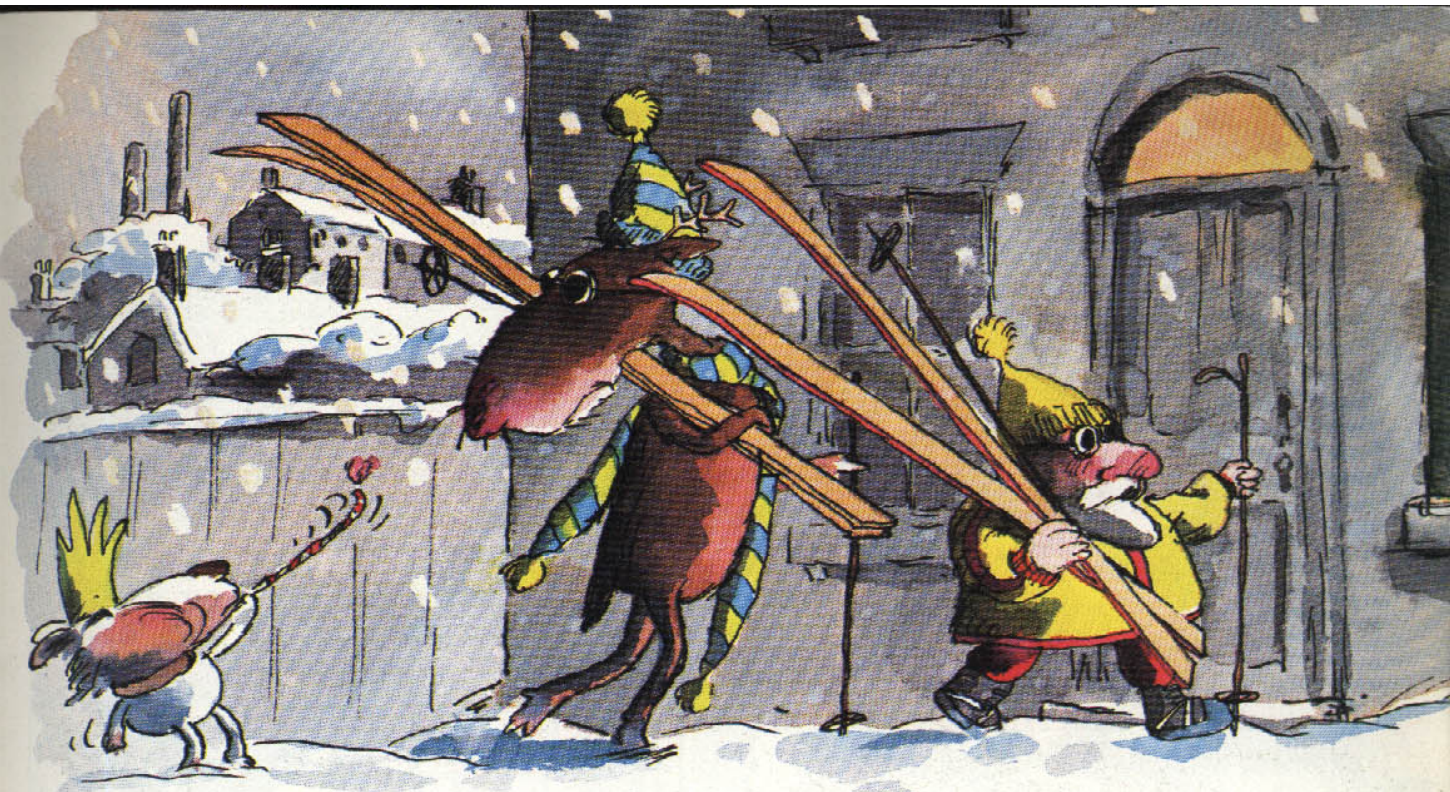
Au petit matin, alors que les maisons commençaient tout juste à s'animer, ils se mirent en route déguisés en skieurs avec un bonnet, un anorak et une paire de skis sur l'épaule. De la rue, ils pouvaient entendre les cris de joie des enfants qui découvraient leurs jouets.

« On dirait qu'ils sont contents », dit modestement le père Noël.

Ils frappèrent à la porte du numéro 14. Madame Guérin vint ouvrir.

Derrière son dos, Marcel et le père Noël aperçurent six petites filles autour du sapin. Elles venaient de trouver leurs





cadeaux et semblaient si heureuses que le père Noël en fut tout ému.

« Bonjour madame, dit Marcel. Nous passions et il nous est venu à l'idée de frapper à votre porte pour vous souhaiter un joyeux Noël ! Heu... nous pouvons entrer ? »

— Je ne sais pas qui vous êtes... Et puis, c'est Noël, je suis très occupée... Revenez un autre jour ! »

Et madame Guérin ferma la porte. Marcel et le père Noël étaient un peu décus, mais ils ne se découragèrent pas. Ils retournèrent au traîneau pour changer à nouveau de vêtements.

Cette fois, ils se déguisèrent en clowns. Au numéro 32, madame Duval leur ouvrit la porte.

« Que voulez-vous ? Je suis en train de préparer le déjeuner, je suis pressée ! »

— Nous aimerions vous offrir un petit spectacle, dit Marcel. Quelques tours de magie, des farces, des histoires... Enfin, tout ce que deux clowns savent faire... »

— C'est bien aimable, mais le jour de Noël, nous préférons rester en famille. »

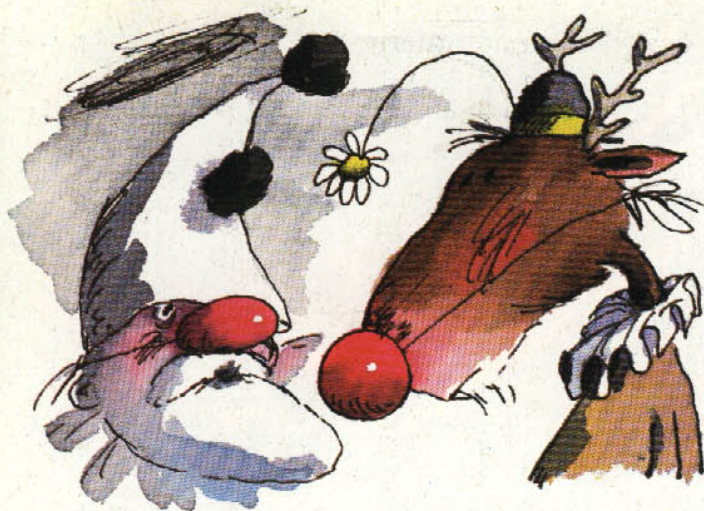
Et madame Duval ferma la porte.

Le père Noël avait juste eu le temps d'entrevoir quatre petits garçons qui s'amusaient comme des fous avec un train électrique. C'était le cadeau qu'il avait eu le plus de mal à faire passer par la cheminée car le paquet était très grand.

Marcel jeta un regard vers le père Noël. Sa bouche tremblait et il n'était pas loin de se remettre à pleurer. Marcel l'entraîna vers le traîneau et, cette fois, ils revêtirent des costumes d'anges.

Ils entonnèrent un chant de Noël devant la porte du numéro 43. Madame Lebrun se pencha à la fenêtre.





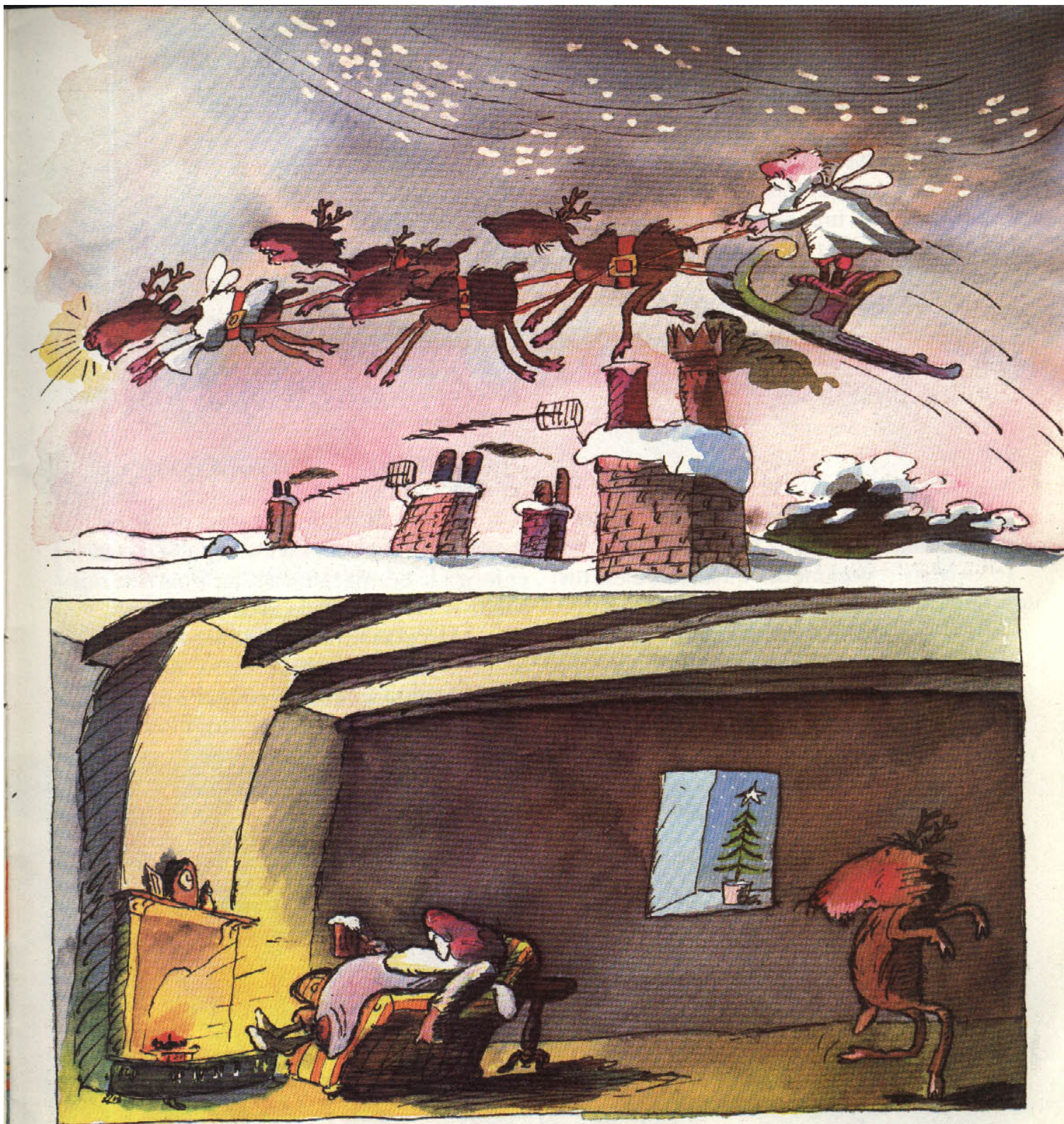
« Vous seriez gentils d'aller chanter plus loin. Vous croyez qu'il n'y a pas assez de bruit, avec les enfants qui jouent de la flûte depuis cinq heures du matin ? »

Le père Noël, au bord des larmes, arracha son déguisement et courut vers le traîneau. Marcel galopa pour le rattraper mais n'arriva pas à le consoler. Ils restèrent silencieux pendant tout le trajet du retour.

Quand ils furent arrivés, Marcel aida le père Noël à retirer ses bottes, l'installa dans son vieux fauteuil, juste devant la cheminée dans laquelle brûlait un bon feu, puis il lui apporta son repas.

« Maintenant, il faut te reposer. Tu n'as pas dormi depuis deux jours », dit-il.





Le père Noël hocha tristement la tête.
Il caressa le pelage de Marcel et murmura :
« Au moins, mes cadeaux ont fait
plaisir aux enfants... »

Et il s'endormit.

Quand il se réveilla, il voulut remettre
ses bottes, mais elles n'étaient pas à leur

place habituelle. Elles étaient posées
devant la cheminée et, dans les bottes, il y
avait... huit cadeaux !

« Des cadeaux... dans mes bottes ? »
s'étonna le père Noël.

Soudain un grand cri retentit :

« JOYEUX NOËL, PÈRE NOËL ! »

Ses huit rennes entrèrent, suivis par les six filles de madame Guérin, les quatre garçons de madame Duval et les enfants de madame Lebrun qui jouaient de la flûte. Ils déployèrent une immense banderole, si longue qu'elle allait de la fenêtre à la porte. Dessus, ils avaient écrit :

MERCI BEAUCOUP !

En un rien de temps, la table se couvrit de toutes sortes de mets délicieux. Une des petites filles expliqua :

« Nous avons apporté les restes du réveillon et du repas de Noël. Il y a toujours trop à manger ce jour-là ! »

Le père Noël rougit jusqu'aux oreilles et bredouilla :

« Mais... comment... Marcel, c'est toi qui as tout manigancé ? »

— Je suis allé voir les enfants pendant que tu dormais, répondit Marcel. Il y a longtemps qu'ils désiraient te connaître.

— Oh oui ! s'écrièrent tous les enfants. Nous aurions bien aimé que Maman t'invite chez nous pour Noël !

— Eh bien, annonça le père Noël, puisque personne ne semble fatigué, nous

allons nous amuser toute la nuit ! Et demain matin, avec l'aide de Marcel et des autres rennes, je ramènerai tout le monde en traîneau. »

Les enfants applaudirent et le père Noël commença à ouvrir ses huit cadeaux. Il trouva une paire de chaussettes, une carte du pôle Nord, des grelots, encore une paire de chaussettes, une échelle de corde pour descendre dans les cheminées, un bonnet, une troisième paire de chaussettes et, de la part de Marcel, un pull-over rouge avec un motif qui représentait des rennes.

Le père Noël, fou de joie, enfila les trois paires de chaussettes, le pull-over et enfonça le bonnet sur sa tête. Puis il se mit à danser une farandole avec les enfants.

Marcel se tourna alors vers un autre renne et lui dit tout bas :

« Je crois que le père Noël a oublié son chagrin ! »





La veille de Noël, Valérie, qui vivait en Australie, se réveilla et décida :

« Papa ! Papa ! Je veux une robe d'or ! Je veux plein de jolis bijoux et je veux avoir de longues boucles d'or ! Je veux aussi que ce soit tous les jours Noël et que les gens m'offrent des tas et des tas de

cadeaux ! Et puis je veux tout savoir sans jamais mettre les pieds à l'école !

— Mais Valérie, soupira son papa, personne ne peut tout avoir à la fois ! »

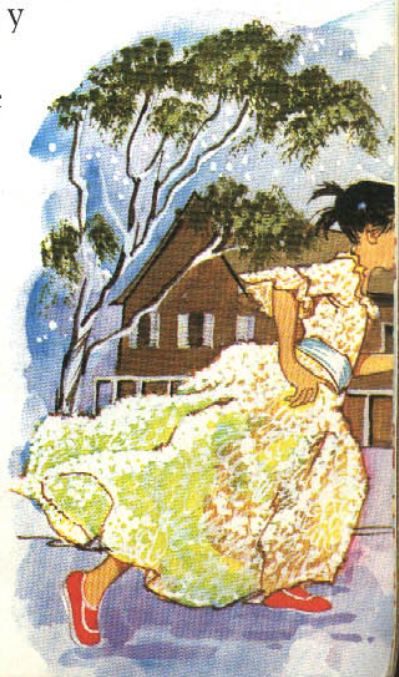
Valérie, très en colère, se mit à taper du pied et dit :

« Puisque c'est comme ça, je m'en vais et tout ce que je verrai, je l'aurai, na ! »

Elle se mit aussitôt en route. Chemin faisant, elle passa devant une grande maison... A sa porte, se trouvait un somptueux carrosse de verre attelé de six fringants chevaux blancs. Une très belle jeune fille, vêtue d'une magnifique robe d'or, s'apprêtait à y monter...

« Oh ! fit Valérie émerveillée. C'est juste la robe que je voulais ! Je veux cette robe ! »

A ces mots, la vieille femme qui se trouvait à côté de la jeune fille regarda Valérie, puis murmura à Cendrillon — car c'était elle :



« Donne ta robe à Valérie. Car ce que Valérie veut, Valérie l'aura ! »

Cendrillon ôta tristement sa robe et Valérie, ravie, l'enfila aussitôt. Puis elle repartit en sautillant.

Elle aperçut alors un château qui était à moitié caché derrière des ronces et des rosiers sauvages. Valérie se demandait comment y pénétrer lorsqu'elle entendit un bruit tout près.

« Coucou ! s'écria-t-elle. Qui est là ? »

Le plus beau des princes apparut. Avec une magnifique épée couverte de pierres précieuses, il coupait les ronces pour s'approcher du château.

« Bonjour ! lança le prince en souriant. Je dois aller réveiller la Belle au Bois dormant mais je ne sais pas combien



de temps il me faudra pour couper toutes ces ronces ! Tu ferais mieux de prendre un autre chemin ! »

Mais Valérie n'écoutait pas.

« Oh ! Que tu as une belle épée ! s'écria-t-elle. Je la veux ! Donne-la moi ! »

Le prince pâlit et il murmura :

« Ce que Valérie veut, Valérie l'aura ! »

Il lui tendit son épée puis, sans mot dire, monta à cheval et s'en fut.

Vêtue de sa robe d'or, l'étincelante épée à la ceinture, Valérie reprit son chemin.

Elle arriva dans une forêt, au pied d'une grande tour. Tout en haut, à une petite fenêtre, elle vit une ravissante jeune fille. Ses cheveux dorés étaient si longs qu'ils pendaient le long du mur, de la fenêtre jusqu'au sol.



« Bonjour,
petite fille !
dit-elle à Valérie.

— Comme
j'aimerais avoir
tes cheveux »,
soupira Valérie,
la voix pincée de
jalousie. « Je les veux !
Je les veux ! »

Le sourire de la jeune fille s'évanouit.

« *Ce que Valérie veut, Valérie l'aura !* »

Raiponce — car c'était elle —, coupa
ses belles boucles d'or.

Valérie les noua à ses couettes puis,
sans un regard pour la jeune fille, elle reprit
sa route.

Elle finit par atteindre l'extrême nord de
la Terre. Là vivait l'Homme-qui-sait-tout,
l'homme qui fait tourner le monde avec sa
roue dentée. Il essayait de toutes ses forces
de maintenir la roue immobile.

« Comme il fait froid
ici ! gémit Valérie.

— C'est normal !

Nous sommes en hiver,
expliqua l'homme.

Tu veux que ce soit
toujours Noël ! Or

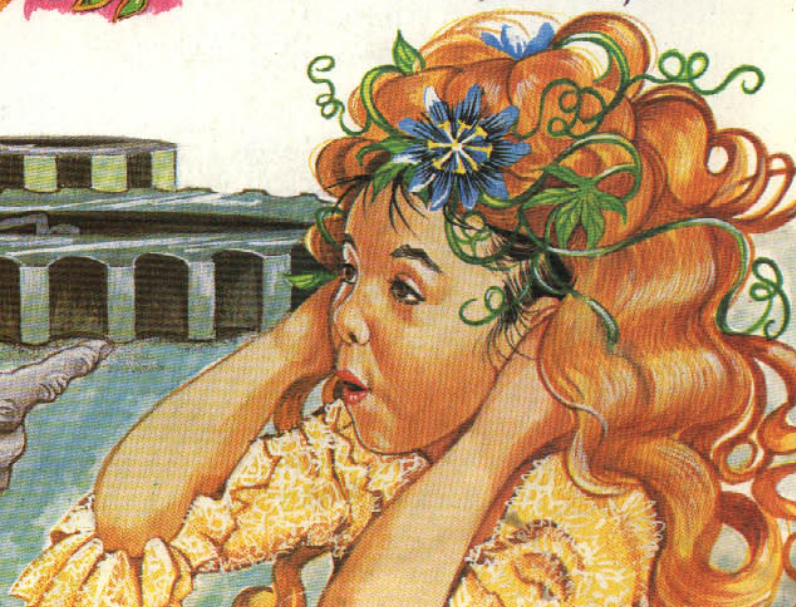
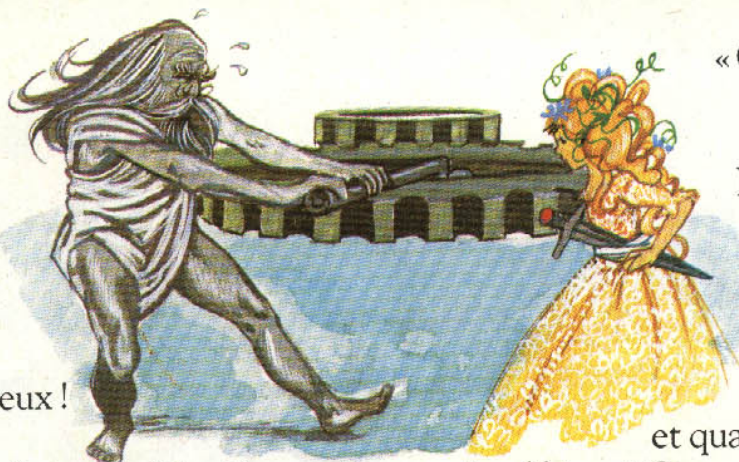
Noël, chez toi en
Australie, c'est l'été...

et quand là-bas c'est l'été, ici
c'est l'hiver ! C'est pour ça que j'empêche le
monde de tourner !

— Je m'en fiche de tout ça ! Je suis
venue pour tout savoir. Tout ! Tout !
Tout ! Ainsi, je n'irai plus jamais à l'école !

— Je ne t'apprendrai que quatre
choses, déclara l'Homme-qui-sait-tout.
Très loin d'ici, Cendrillon pleure. Elle ne
peut plus aller au bal car elle n'a plus sa
robe d'or...

Dans son château, la Belle au Bois
dormant dort, envoûtée pour toujours.





Le prince qui devait la réveiller d'un baiser n'a plus d'épée pour se frayer un chemin à travers les ronces...

Dans une haute tour au milieu de la forêt, Raiponce pleure. Son prince devait grimper à ses boucles d'or pour l'enlever et l'épouser. Mais elle n'avait plus de boucles et il s'en est allé...

— Tais-toi ! Tais-toi ! cria Valérie. Tout le monde est-il donc malheureux à cause de moi ?

— Oh ! non, mon enfant ! Ta maman et ton papa sont bien contents que tu sois partie. Ils sont soulagés de ne plus avoir une petite fille qui veut tout à la fois. »

Valérie se boucha les oreilles.

« Je ne veux pas que cela soit vrai ! Je veux que rien de tout cela ne soit arrivé !

— Eh bien, pour que cela soit, je dois ramener le monde à hier... C'est très difficile... Le veux-tu vraiment ?

— Oh ! Fais-le retourner en arrière ! Je veux que cette horrible journée n'ait jamais existé !

— Bon, ce que Valérie veut, Valérie l'aura ! » dit l'Homme-qui-sait-tout en riant. Et dans un effort gigantesque, il ramena le monde un jour en arrière. Il fit tourner la roue si vite que Valérie eut le vertige et tomba à terre, évanouie.

Quand elle se réveilla, elle était dans son lit, exactement comme la veille.

« Maman ! Maman ! appela-t-elle. Quel jour sommes-nous ? Je veux savoir quel... Enfin... Je veux dire... Noël n'est pas passé... Je veux... J'espère que tout le monde sera heureux aujourd'hui ! »



Aladin et la lampe merveilleuse

« Où peut-il bien être ? » se demandait la mère d'Aladin, penchée sur son rouet. « Mon fainéant de fils est encore à traîner je ne sais où ! »

Aladin méritait sa réputation de bon à rien. Sa mère était une pauvre veuve qui travaillait durement, mais jamais il ne l'aidait. Il préférait s'amuser avec ses amis dans les rues du bazar de Bagdad.

Ce jour-là, Aladin bavardait si bien, qu'il ne remarqua même pas l'étranger richement vêtu qui l'observait. C'était un magicien nommé Abanazar.

Longtemps auparavant, il avait appris l'existence d'une lampe merveilleuse dans laquelle était enfermé le génie le plus puissant du monde. La lampe était cachée dans une grotte. Mais celui qui voulait s'en emparer ne pouvait pas le faire lui-même. Abanazar avait choisi Aladin pour l'aider...

Le magicien le guettait à la sortie du bazar. Dès qu'il le vit passer, il lui dit :

« Aladin ! Je suis ton oncle Abanazar et je viens juste de rentrer après de longues années passées à voyager. Comme je suis content de te voir ! » Le magicien mentait vraiment bien ! Sans attendre qu'Aladin se soit remis de sa surprise, il continua :

« J'ai fait fortune dans des contrées lointaines. Mon plus cher désir est de partager cette fortune avec la femme de mon frère. Conduis-moi auprès de ta mère ! »

Aladin ignorait qu'il avait un oncle, mais il crut le riche étranger. Sa mère aussi fut vite convaincue, surtout quand Abanazar lui offrit de l'or et des perles...



Le lendemain, Aladin alla se promener avec son oncle. Le magicien avait tant d'aventures fabuleuses à raconter qu'Aladin ne remarqua même pas qu'ils sortaient de la ville et qu'ils pénétraient dans le désert. Soudain Abanazar déclara :

« Ecoute, mon garçon. Ta mère n'est plus toute jeune. Il est grand temps que tu prennes un métier. »

A l'idée de travailler, Aladin fit la grimace. Abanazar s'en aperçut et reprit :

« Si aucun métier ne te tente, alors je t'achèterai une boutique et je la remplirai des plus belles soieries de l'Orient. Tu seras le plus riche marchand de Bagdad ! »

Aladin se voyait déjà vêtu de somptueux habits. Tous ses amis en seraient jaloux ! Il sourit et s'écria :

« Oh oui ! J'ai l'âge de travailler ! »

— Tu vois, Aladin, dit Abanazar, je pense à ton avenir. Je tiendrai ma promesse mais, en attendant, tu vas me rendre un service. Va chercher du bois et allume un feu. Ici ! » Il fit une croix sur le sol.

Aladin obéit et, quand le feu se mit à brûler, le magicien y jeta de l'encens tout en prononçant des paroles magiques. Il y eut un grand bruit, puis la terre trembla et s'ouvrit, dévoilant une énorme pierre dans laquelle était scellé un anneau.

« Soulève cette pierre ! ordonna-t-il. »

— Comment ? demanda Aladin. Je n'aurai jamais assez de force !





Aladin s'arrêta. Qu'avait-elle donc de si intéressant, cette lampe ? Et il se mit à l'examiner attentivement.

« Donne-la moi ! hurla le magicien. Sinon... »

Comme Aladin ne répondait pas, Abanazar jeta un peu d'encens dans le feu et répéta les paroles magiques. La terre trembla et la pierre revint à sa place. Aladin était enfermé dans la grotte.

Abanazar, fou furieux, repartit dans le pays lointain d'où il était venu pour préparer un autre plan.



— Tu peux la soulever si tu crois en mon pouvoir magique. Sous cette pierre, tu trouveras une grotte qui contient un trésor fabuleux éclairé par une simple lampe de cuivre. Ne touche à rien, mais apporte-moi la lampe. C'est tout ce que je te demande. Après, je tiendrai ma promesse. » En disant cela, il lui mit une bague au doigt.

Aladin prit l'anneau de l'énorme pierre à deux mains et, à sa grande surprise, il n'eut aucun mal à la soulever. Le cœur battant, il descendit dans le trou noir.

Dans la grotte, il ne vit tout d'abord que des arbres et des fleurs, mais les arbres étaient en or et les fleurs en diamants. La lampe, suspendue à une branche, répandait une faible lueur.

Aladin décrocha la lampe et revint vers l'entrée de la grotte.

« Donne-la moi ! dit le magicien. Vite ! »





Aladin ne pouvait plus s'échapper ! Il regarda la lampe et la frotta pour y voir plus clair. Aussitôt, un éclair jaillit.

Un immense génie se dressa devant lui et dit d'une voix tonitruante :

« Je suis l'esclave de la lampe et de celui qui la possède. Que veux-tu, ô mon maître ? »

Aladin eut terriblement peur. Il recula en tremblant et réussit à dire :

« Je ... je voudrais rentrer chez moi.

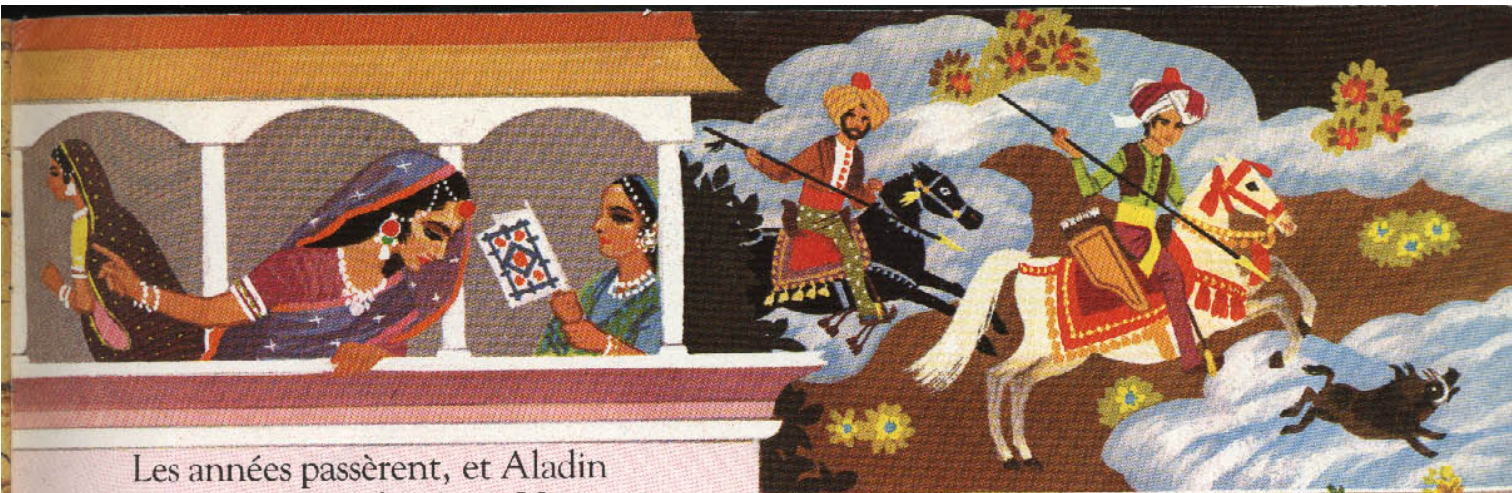
— Tes désirs sont des ordres ! » gronda le génie.

L'instant d'après, Aladin entendit la voix de sa mère.

« Où étais-tu passé ? Tu n'es jamais là quand j'ai besoin de toi ! »

Aladin était chez lui ! Sain et sauf ! Il raconta son aventure à sa mère et comment il avait pu s'échapper grâce à la lampe.

Aladin et sa mère décidèrent alors de n'utiliser cette lampe que lorsqu'ils en auraient vraiment besoin afin que les voisins ne découvrent pas leur trésor.



Les années passèrent, et Aladin devint un beau jeune homme. Un jour, en longeant les jardins du palais, il aperçut la fille du sultan, la jeune princesse Badroulboudour. Il fut ébloui par sa beauté.

Ce soir-là, Aladin expliqua à sa mère qu'il aimait la princesse et avait décidé de demander sa main. « Le génie m'aidera à devenir assez riche pour être digne de la fille d'un sultan », ajouta-t-il.

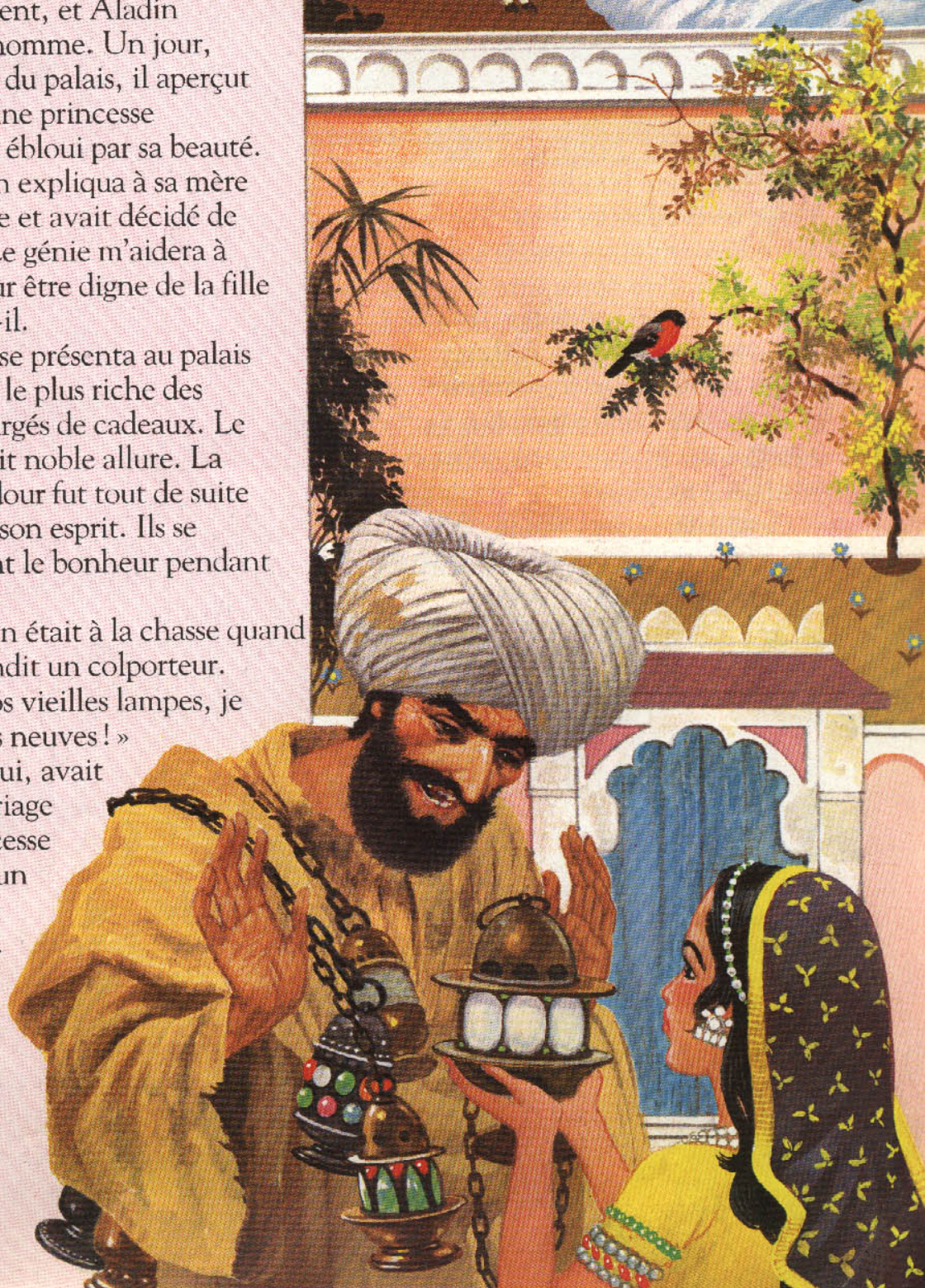
Le lendemain, il se présenta au palais du sultan vêtu comme le plus riche des princes, et les bras chargés de cadeaux. Le sultan trouva qu'il avait noble allure. La princesse Badroulboudour fut tout de suite séduite par sa grâce et son esprit. Ils se marièrent et connurent le bonheur pendant un an et un jour.

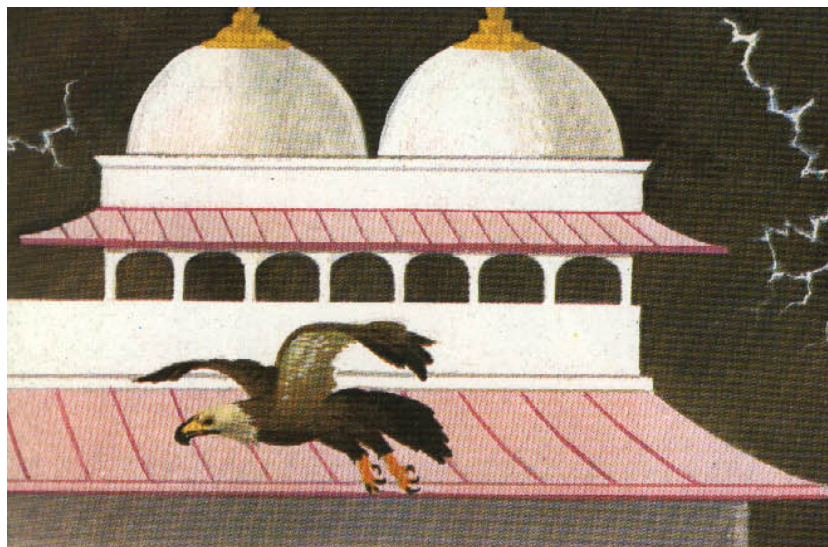
Un matin, Aladin était à la chasse quand Badroulboudour entendit un colporteur.

« Donnez-moi vos vieilles lampes, je les échange contre des neuves ! »

Abanazar, car c'était lui, avait entendu parler du mariage d'Aladin avec la princesse et il avait manigancé un nouveau plan pour s'emparer de la lampe.

Badroulboudour ne le connaissait pas et ne se méfiait pas. De plus, Aladin ne lui avait jamais dévoilé le secret de la lampe.





Elle demanda donc à une servante d'aller l'échanger contre une neuve.

Le magicien bondit de joie en voyant la lampe merveilleuse. Il lui donna une lampe neuve et s'empessa de s'en aller. Une fois loin, il fit apparaître le génie.

« Je suis l'esclave de la lampe et de celui qui la possède. Que veux-tu, ô mon maître ? »

— Enlève Badroulboudour et amène-la moi. Ensuite nous quitterons Bagdad pour toujours. »

Ce soir-là, quand Aladin rentra de la chasse, il fut accueilli par des pleurs.

La princesse avait disparu !



Aladin comprit que le magicien l'avait retrouvé et s'était vengé. Accablé, il se mit à pleurer en se tenant la tête à deux mains. En faisant ce geste, il frotta l'anneau qu'Abanazar lui avait donné autrefois et qu'il n'avait jamais ôté.

A sa grande surprise, un autre génie apparut et dit :

« Je suis l'esclave de l'anneau et de celui qui le possède. Que veux-tu, ô mon maître ? »

— Je veux que tu me ramènes ma chère femme Badroulboudour et ma lampe merveilleuse.

— Cela n'est pas en mon pouvoir. Je ne peux que t'emmener là où elles se trouvent... »

C'est ainsi qu'Aladin se retrouva dans le repaire du magicien, un lugubre château au beau milieu du désert. Il sentit son cœur se serrer en songeant que sa chère





« Je suis l'esclave de la lampe et de celui qui la possède. Que veux-tu, ô mon maître ? »

Aladin demanda ce qu'il souhaitait le plus au monde... L'instant d'après, il cueillait une rose dans son jardin de Bagdad et l'offrait à sa chère Badroulboudour.

A partir de ce jour, ils gardèrent précieusement leur vieille lampe de cuivre. Et Badroulboudour ne songea plus jamais à l'échanger contre une neuve !

Badroulboudour y était emprisonnée. Il se déguisa en médecin et persuada les servantes de le conduire auprès de la princesse captive. En le voyant, Badroulboudour se jeta dans ses bras.

« Oh, Aladin ! Je n'espérais plus te revoir ! Il faut tuer cet horrible magicien, sinon il ne nous laissera jamais en paix ! »

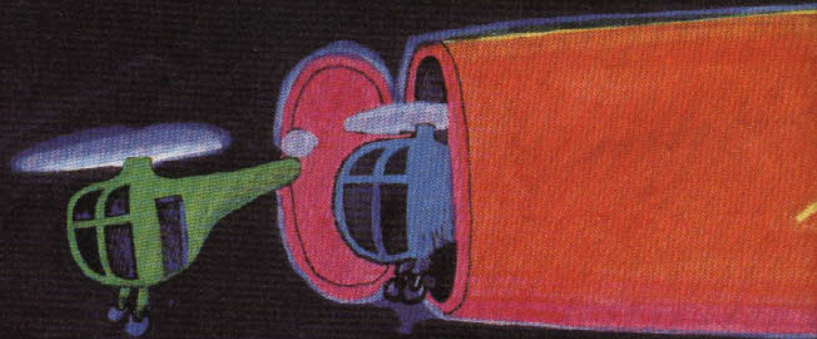
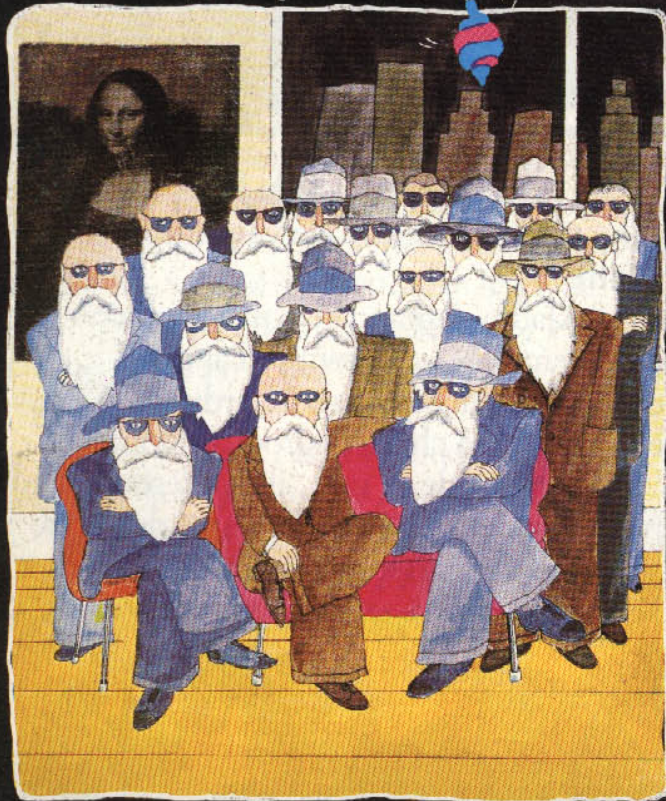
Quand Abanazar entra dans la pièce, Aladin s'avança fièrement vers lui et dégaina son sabre.

« En garde, Abanazar ! Ton heure est venue ! » Leurs armes s'entrechoquèrent et le bruit du combat résonna dans tout le château. Mais, très vite, Aladin réussit à planter son sabre dans le cœur de son adversaire, et le magicien s'écroula.

Aladin fouilla fébrilement le château et, dès qu'il retrouva la lampe, il la frotta doucement. Le génie apparut.

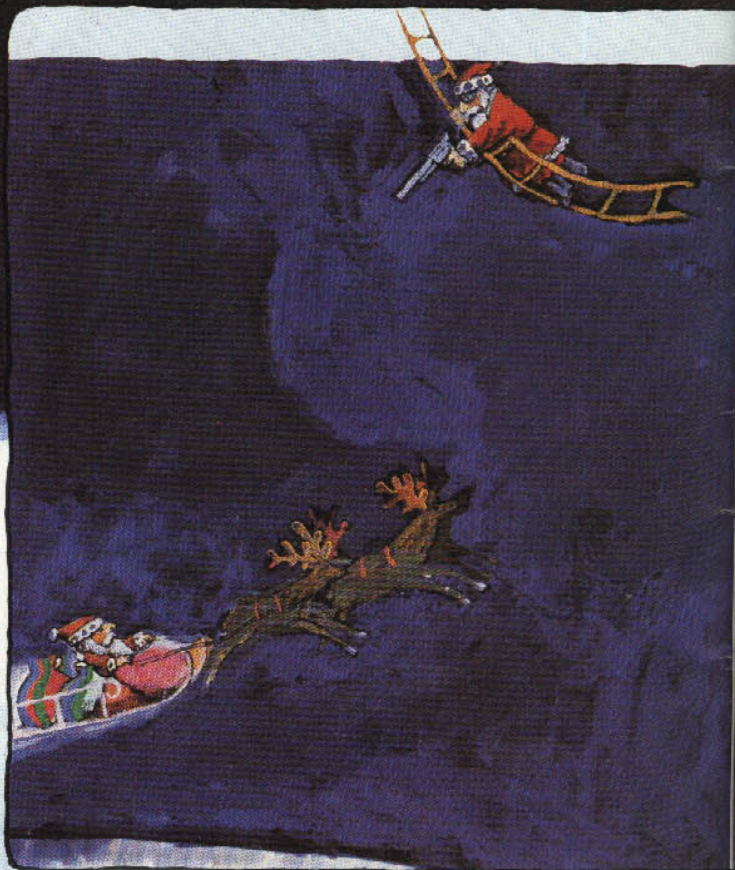


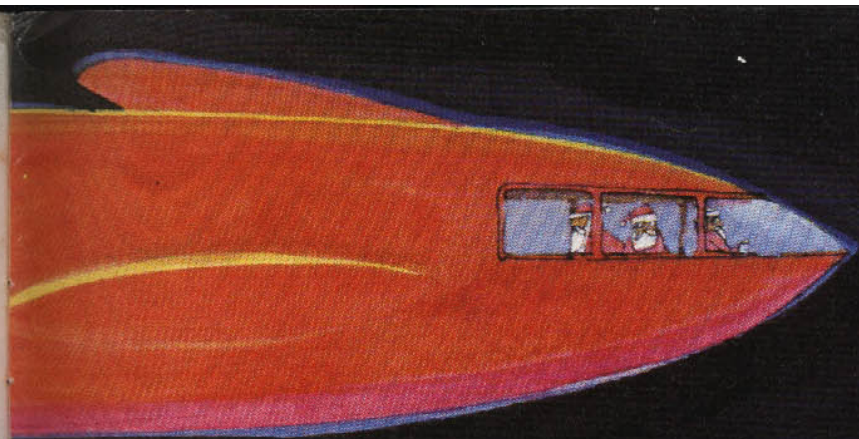
On a volé le père Noël



Au dernier étage d'une très haute tour, vingt-quatre des plus habiles voleurs du monde organisent le plus grand vol de tous les temps... Ils projettent d'enlever le père Noël avec tout son chargement !

Ils ont beaucoup travaillé et leur plan est très ingénieux : une copie exacte du costume du père Noël a été réalisée pour chacun des voleurs... Ils pourront ainsi accomplir leur méfait tranquillement, car

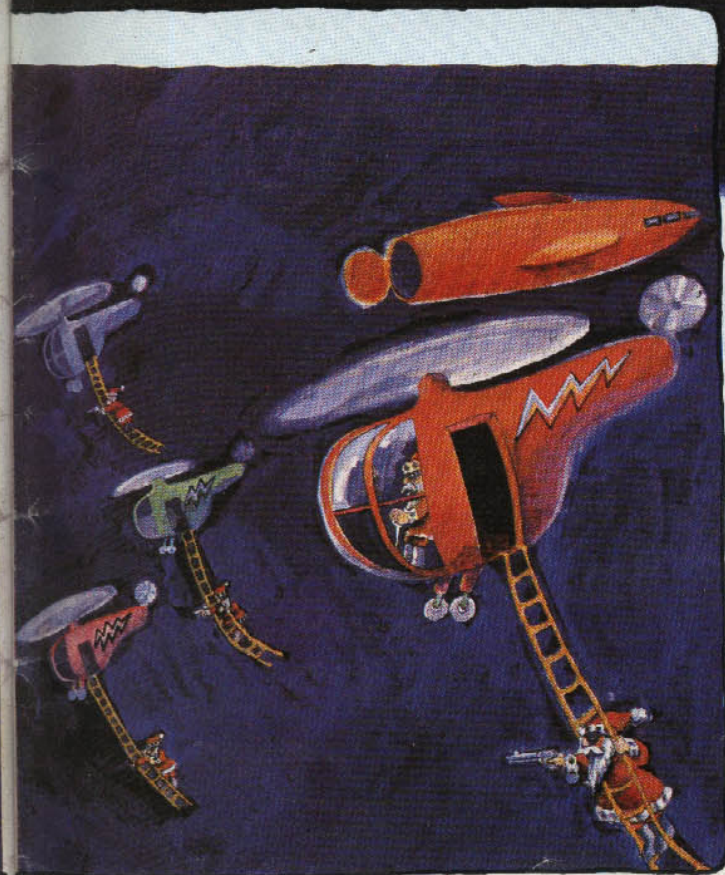




personne ne pourra distinguer le vrai père Noël des voleurs !

Le soir du réveillon, fin prêts, les bandits s'embarquent à bord d'une immense fusée, assez grande pour contenir leurs vingt-quatre hélicoptères. Et ils mettent le cap vers le nord...

Après un long trajet, ils entendent enfin les clochettes du traîneau du père Noël. Les vingt-quatre faux pères Noël se



glissent alors dans les vingt-quatre hélicoptères, et aussitôt, les portes de la fusée s'ouvrent pour les laisser s'envoler.

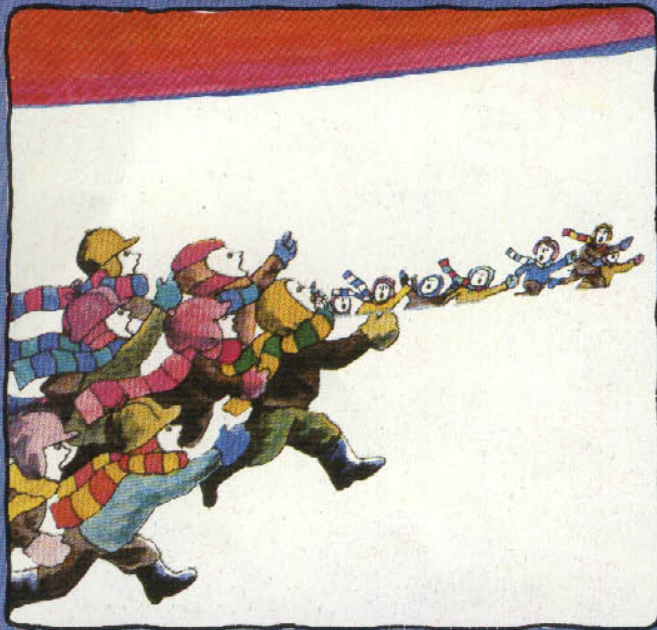
En une minute, ils se retrouvent sur la terre ferme et encerclent le père Noël, tandis que la fusée se pose non loin de là.

« Faites ce que nous vous demandons, lance le chef des voleurs en le menaçant d'un revolver, et il ne vous sera fait aucun mal ! Montez dans la fusée ! »

Le père Noël obéit. On le ligote aussitôt tandis que la fusée s'élève dans le ciel.

Mais les voleurs ont fait une très grave erreur...





Ils ont oublié que, la veille de Noël, les enfants restent éveillés pour essayer d'entrevoir le père Noël. Ainsi, tous les enfants de la région ont assisté à l'enlèvement !

Aussi vite que l'éclair, la nouvelle se répand donc de par le monde. Et tout aussi vite que l'éclair, les bandits volent vers leur cachette, tout près de la mer...

Au moment d'atterrir... ils aperçoivent des centaines et des centaines d'enfants, très en colère, qui crient :

« A la charge ! »

Alors les voleurs, effrayés, font repartir leur fusée. Ils parcourent des

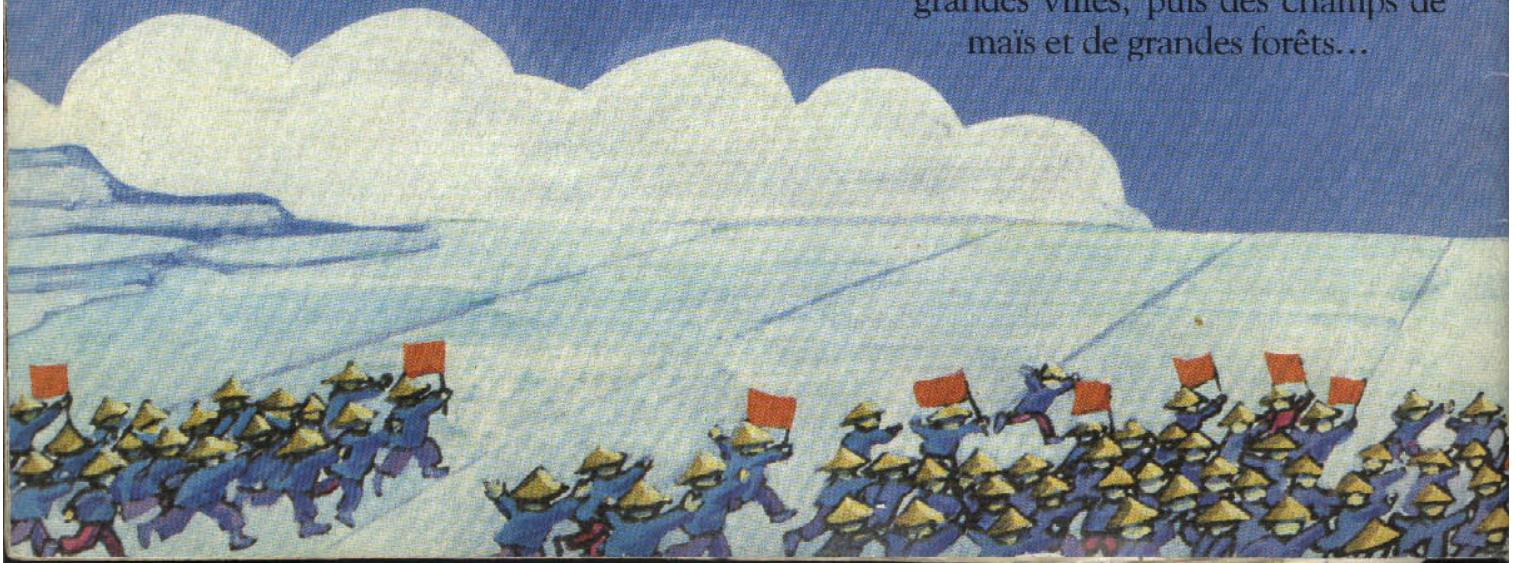


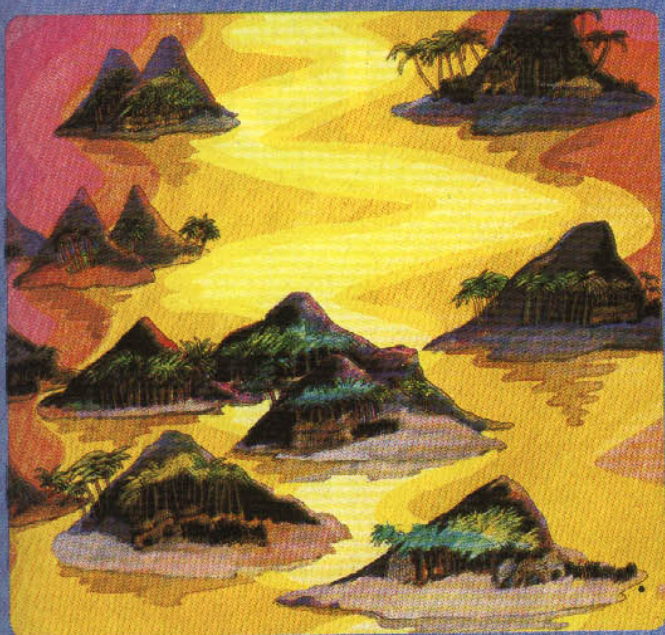
kilomètres et des kilomètres, jusque par-delà une autre mer. Ils survolent un vaste désert et décident de s'y arrêter...

Mais là aussi, une foule d'enfants en colère les attend. Et une nouvelle fois, la fusée ne peut se poser.

Elle continue sa course éperdue au-dessus d'une jungle touffue. Les arbres sont si étroitement entrelacés que les voleurs ne distinguent pas la moindre clairière où atterrir... Du reste, la jungle aussi est pleine d'enfants en colère !

Alors, les voleurs se dirigent vers l'Orient. Ils survolent de hautes montagnes, de larges plaines, des rizières... Ils traversent l'océan Pacifique, puis des grandes villes, puis des champs de maïs et de grandes forêts...





Mais partout où ils vont, ils aperçoivent des centaines d'enfants en colère ! Leurs cris retentissent jusqu'aux immenses étendues glacées du pôle Nord !

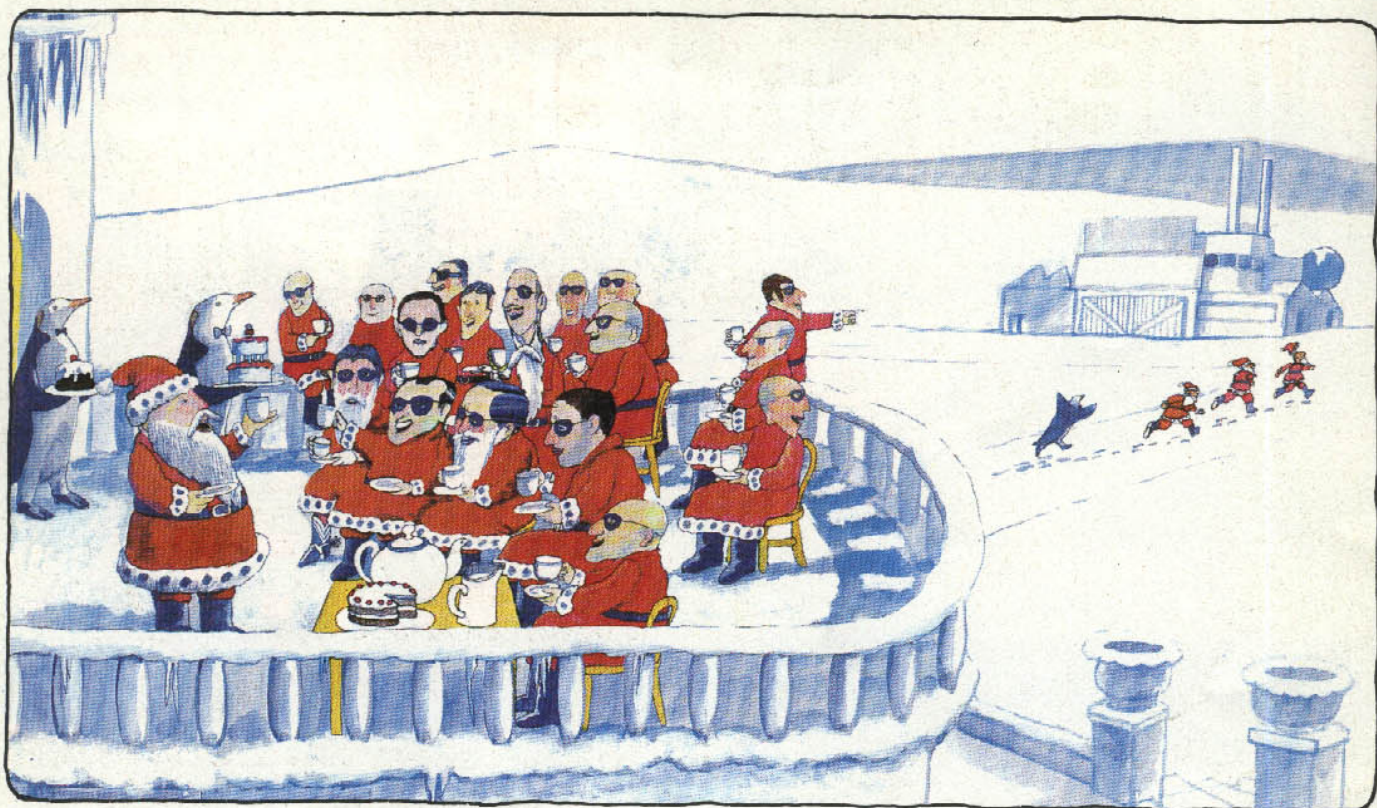
« C'est sans espoir ! conclut le chef de la bande. Nous devons renoncer, nous ne pourrons jamais atterrir nulle part ! »

— Tout ce que je sais, bougonne le père Noël, c'est que les enfants vont être déçus, car vous m'avez fait prendre un sérieux retard dans la livraison de mes cadeaux. Je vous propose un marché : aidez-moi à faire ma tournée et je vous promets que les enfants ne vous feront pas de mal ! »

Les voleurs n'ont pas le choix ; ils font donc demi-tour.

Ils survolent à nouveau le pôle Nord, les grandes villes, les déserts, les jungles, les océans et les montagnes.





Tout au long du chemin, les hélicoptères sortent de la fusée, et les voleurs, chargés de cadeaux, jouent au père Noël et se glissent dans les cheminées...

Dans chaque maison, les cris de colère des enfants se transforment en cris de joie ! Les bandits en sont tout surpris...

Leur tâche terminée, le père Noël leur offre des gâteaux et du chocolat chaud.

« Pourrons-nous vous aider encore ? demande l'un des voleurs. Nous avons passé un si bon moment ! »

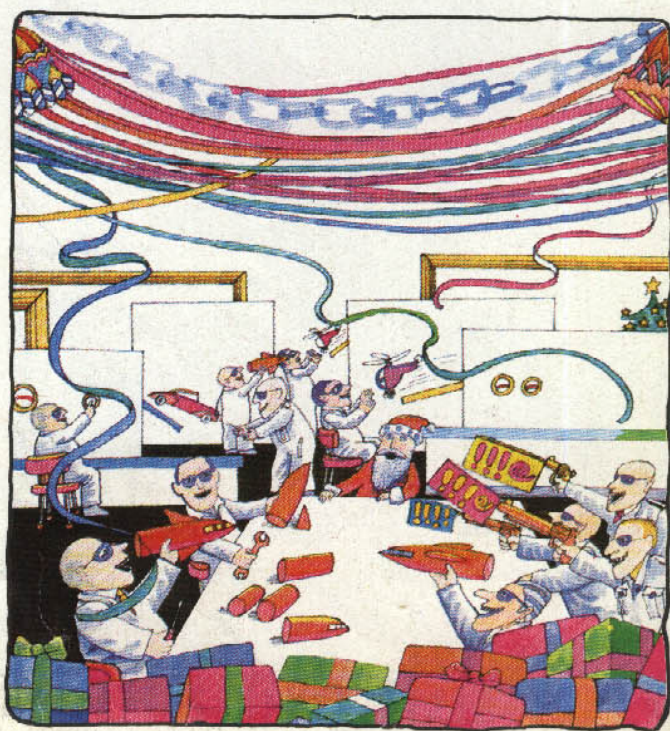
Trois d'entre eux font la grimace : une fois, c'est déjà bien assez ! Sans crier gare, ils bourrent leurs poches avec tout ce qu'ils peuvent trouver et s'enfuient dans la neige.

Les autres voleurs finissent sagement leur petit déjeuner et demandent :

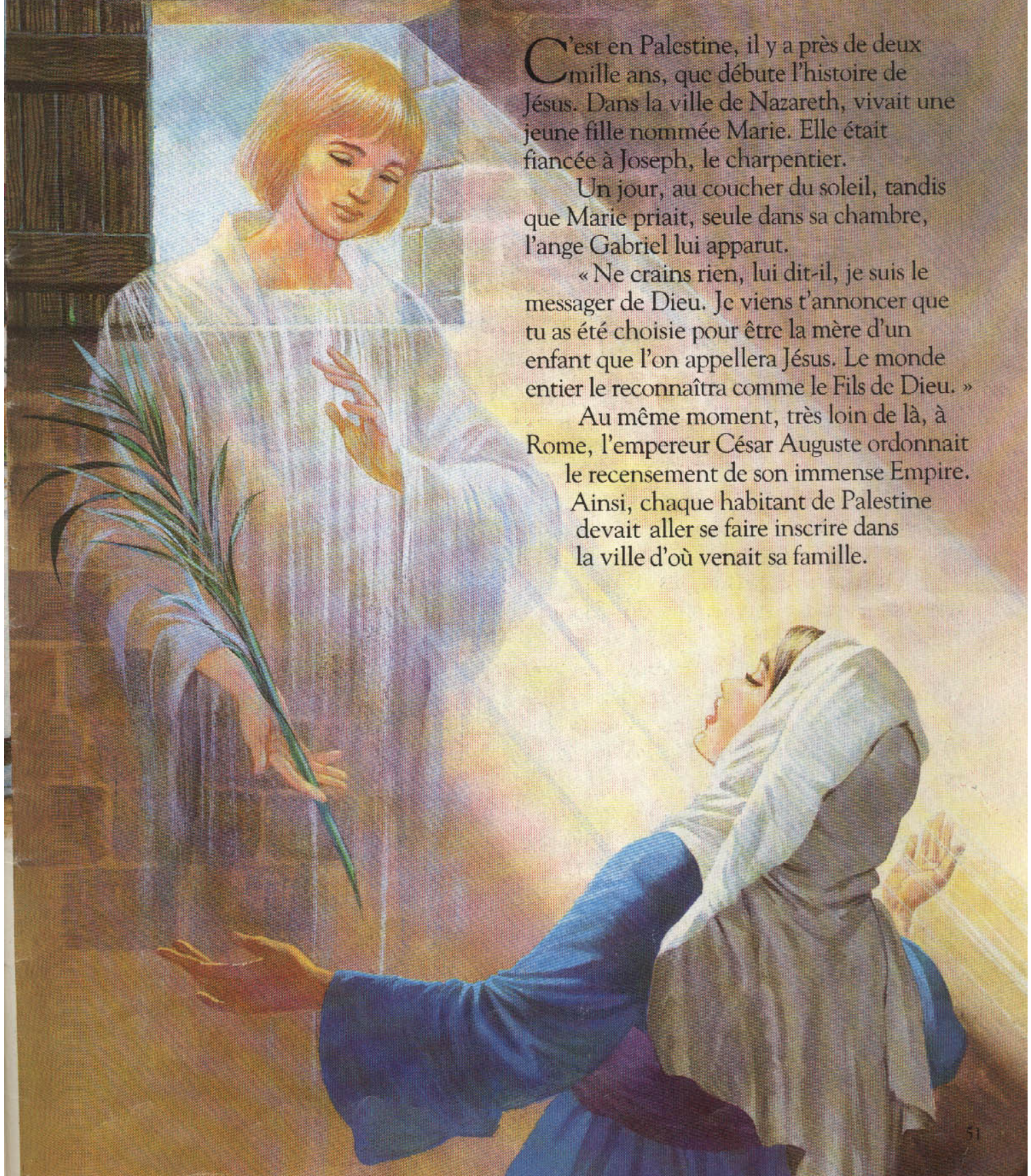
« Peut-être pourrions-nous vous aider à fabriquer vos jouets pour l'an prochain ? »

Et, le croirez-vous, ils y travaillent encore ! Ils sont très habiles et inventent sans cesse de nouveaux jouets. D'ailleurs,

les vôtres ont sûrement été créés par eux ! Ils sont très heureux et n'ont plus envie de partir... ni de voler. Car entourés de cadeaux, de guirlandes et de papiers brillants, pour eux, c'est tous les jours... Noël !



Le premier Noël

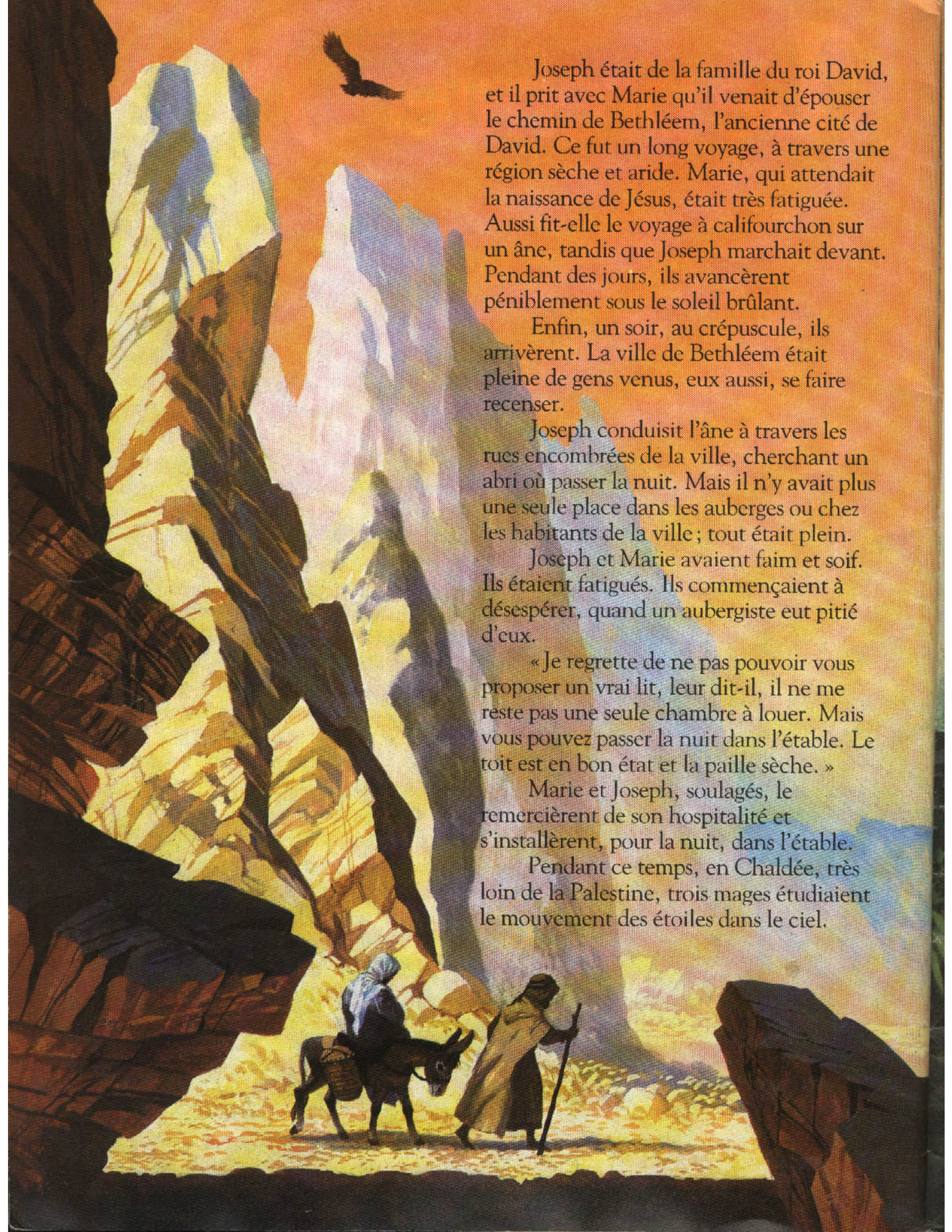


C'est en Palestine, il y a près de deux mille ans, que débute l'histoire de Jésus. Dans la ville de Nazareth, vivait une jeune fille nommée Marie. Elle était fiancée à Joseph, le charpentier.

Un jour, au coucher du soleil, tandis que Marie priait, seule dans sa chambre, l'ange Gabriel lui apparut.

« Ne crains rien, lui dit-il, je suis le messager de Dieu. Je viens t'annoncer que tu as été choisie pour être la mère d'un enfant que l'on appellera Jésus. Le monde entier le reconnaîtra comme le Fils de Dieu. »

Au même moment, très loin de là, à Rome, l'empereur César Auguste ordonnait le recensement de son immense Empire. Ainsi, chaque habitant de Palestine devait aller se faire inscrire dans la ville d'où venait sa famille.



Joseph était de la famille du roi David, et il prit avec Marie qu'il venait d'épouser le chemin de Bethléem, l'ancienne cité de David. Ce fut un long voyage, à travers une région sèche et aride. Marie, qui attendait la naissance de Jésus, était très fatiguée. Aussi fit-elle le voyage à califourchon sur un âne, tandis que Joseph marchait devant. Pendant des jours, ils avancèrent péniblement sous le soleil brûlant.

Enfin, un soir, au crépuscule, ils arrivèrent. La ville de Bethléem était pleine de gens venus, eux aussi, se faire recenser.

Joseph conduisit l'âne à travers les rues encombrées de la ville, cherchant un abri où passer la nuit. Mais il n'y avait plus une seule place dans les auberges ou chez les habitants de la ville ; tout était plein.

Joseph et Marie avaient faim et soif. Ils étaient fatigués. Ils commençaient à désespérer, quand un aubergiste eut pitié d'eux.

« Je regrette de ne pas pouvoir vous proposer un vrai lit, leur dit-il, il ne me reste pas une seule chambre à louer. Mais vous pouvez passer la nuit dans l'étable. Le toit est en bon état et la paille sèche. »

Marie et Joseph, soulagés, le remercièrent de son hospitalité et s'installèrent, pour la nuit, dans l'étable.

Pendant ce temps, en Chaldée, très loin de la Palestine, trois mages étudiaient le mouvement des étoiles dans le ciel.

Une nuit, alors que les trois mages regardaient vers l'Orient, ils remarquèrent une étoile très brillante qu'ils n'avaient encore jamais vue. En cherchant dans les livres des prophètes, ils découvrirent qu'elle annonçait la venue d'un enfant qui serait le Roi des Juifs. Ils décidèrent alors de se mettre en route pour aller l'adorer.

L'étoile les conduisit en Palestine. Quand ils arrivèrent à Jérusalem, ils allèrent directement voir le roi Hérode, dans son palais.

« Où est le Roi des Juifs qui vient de naître ? lui demandèrent-ils. Nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. »

Hérode fut très mécontent d'entendre cette nouvelle et il questionna ses prêtres pour connaître l'endroit où Jésus était né.

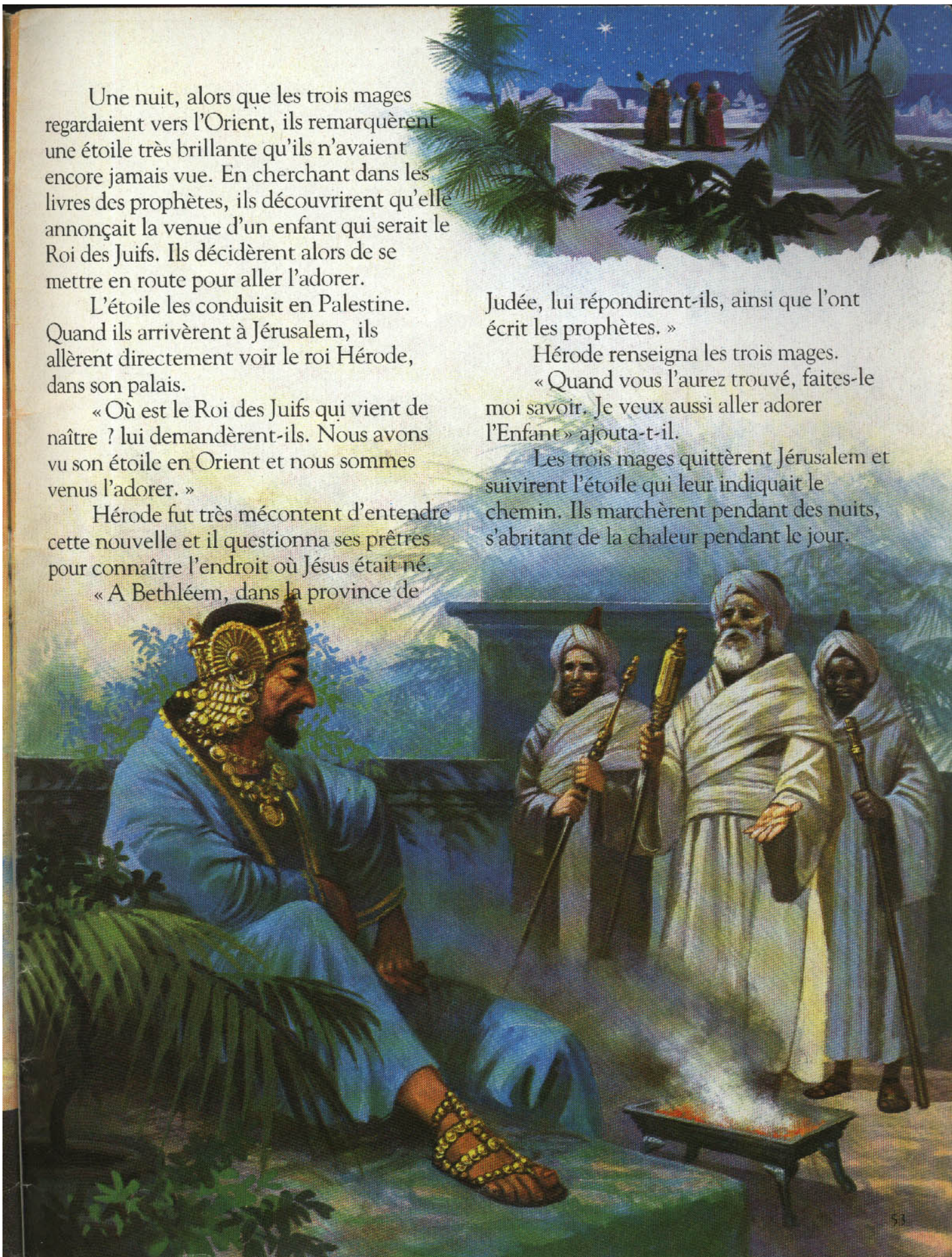
« A Bethléem, dans la province de

Judée, lui répondirent-ils, ainsi que l'ont écrit les prophètes. »

Hérode renseigna les trois mages.

« Quand vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir. Je veux aussi aller adorer l'Enfant » ajouta-t-il.

Les trois mages quittèrent Jérusalem et suivirent l'étoile qui leur indiquait le chemin. Ils marchèrent pendant des nuits, s'abritant de la chaleur pendant le jour.



Cette nuit-là, autour de Bethléem, des bergers faisaient paître leurs moutons. La nuit était glacée, mais le ciel était plein d'étoiles.

Soudain, une lumière éblouissante éclaira le ciel, et un ange leur apparut.

« Ne craignez rien, dit l'ange. Je suis le messager de Dieu. Je suis venu vous apporter une grande nouvelle, que vous partagerez avec le monde entier. Jésus, le Fils de Dieu doit naître cette nuit dans la cité de David. Marchez vers Bethléem, et vous trouverez le nouveau-né dans une étable, couché sur la paille. »

Et, sous les yeux des bergers stupéfaits, tout le ciel s'illumina soudain. A la place de l'ange, apparurent des centaines d'autres anges les ailes déployées, qui chantaient :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Puis la lumière disparut et la musique céleste cessa, tandis que les bergers gardaient le silence. Alors, l'un d'eux dit :

« Allons tous à Bethléem accueillir le Fils de Dieu ! »

Ils laissèrent paître leurs moutons et descendirent en hâte vers la ville.

A Bethléem, Marie s'était étendue pour dormir sur la paille de l'étable. Soudain, elle dit à Joseph :

« Le Fils de Dieu va naître ! ».

C'est ainsi que Marie donna naissance à son fils, Jésus, dans une pauvre étable.





Elle le prit tendrement dans ses bras, tandis que Joseph faisait une couverture pour l'enfant avec son manteau. Marie enveloppa Jésus dans un vêtement de laine et le coucha dans la mangeoire où elle avait placé de la paille toute fraîche.

L'âne et le bœuf, qui s'étaient réveillés, s'approchèrent de l'Enfant pour l'admirer et pour le réchauffer de leur souffle. Ils furent les premiers à venir rendre hommage au Fils de Dieu.

Lorsque les bergers arrivèrent à Bethléem, ils trouvèrent le chemin de l'étable grâce à l'étoile... car elle brillait plus que toutes les autres. L'Enfant dormait veillé par Marie et Joseph et encadré de l'âne et du bœuf.

Ils s'inclinèrent, très intimidés. Car ce n'étaient ni des rois ni des princes, mais de simples bergers.

Enfin arrivèrent les trois mages qui suivaient toujours l'étoile. Lorsqu'ils virent Jésus, ils furent très heureux, car ils savaient qu'Il était le Roi annoncé par les prophètes. Ils s'agenouillèrent devant l'Enfant, et ils lui offrirent des cadeaux, royaux : de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Ainsi se passa le jour de la naissance de Jésus, le premier de tous les Noëls.

PRIÈRE des rois mages

Nous sommes les trois grands Rois,
Nous venons adorer l'Enfant,
A travers les monts, les champs,
Les déserts
En suivant l'étoile.

*O! Etoile de la nuit, tu luis,
Merveilleuse Etoile!
Vers l'Enfant
Tu nous conduis,
Vers la lumière je te suis!*

Un Roi est né à Bethléem
Moi je lui apporte de l'or
Roi sur terre
et Roi au ciel
Il règne sur le monde!

Moi je lui apporte l'encens,
De l'encens pour l'Enfant-Dieu!
Vers lui montent nos prières,
Nos chants,
Oui nous l'adorons.

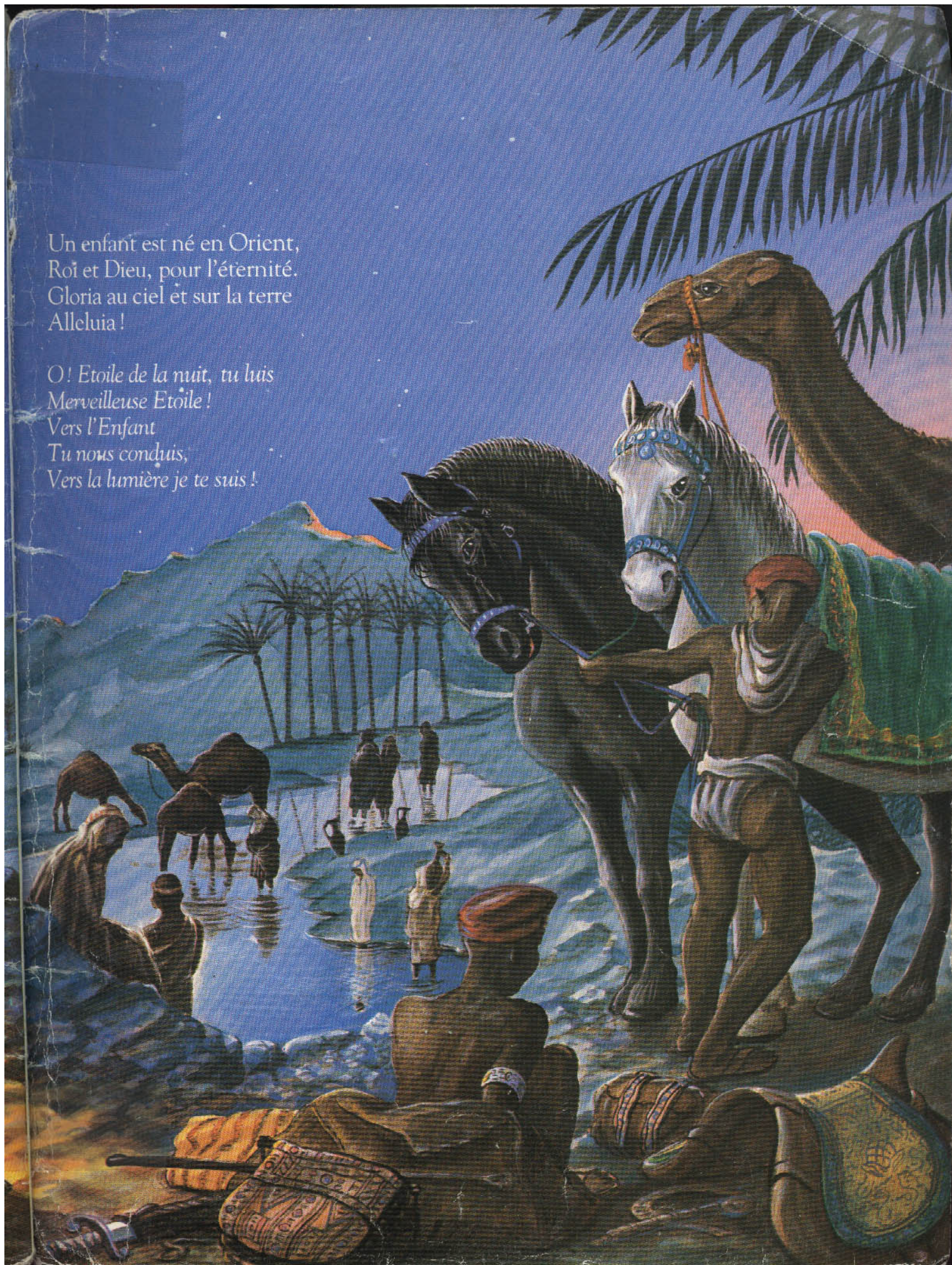
Moi, Gaspard, j'apporte la myrrhe,
Son parfum embaume la nuit,
Pour l'Enfant Jésus
Un cadeau de roi,
Car je le vénère.

*O! Etoile de la nuit, tu luis,
Merveilleuse Etoile!
Vers l'Enfant
Tu nous conduis,
Vers la lumière je te suis!*



Un enfant est né en Orient,
Roi et Dieu, pour l'éternité.
Gloria au ciel et sur la terre
Alleluia!

O! Etoile de la nuit, tu luis
Merveilleuse Etoile!
Vers l'Enfant
Tu nous conduis,
Vers la lumière je te suis!





DANS

RACONTE-MOI

des histoires de Noël

BÉBERT, le cochon, et ses amis les lapins se lancent dans une grande escapade pour profiter eux aussi de la nuit de Noël.

ON A VOLÉ LE PÈRE NOËL !

Avec tous les enfants du monde, pars à la recherche des voleurs.

ALADIN découvre le secret de la lampe merveilleuse.

LE PREMIER NOËL, la merveilleuse histoire de la naissance de Jésus.

Et aussi

LE SOLDAT EN CHOCOLAT
L'ARBRE DE NOËL DE TIRONDIN
LE NOËL DU ROI JEAN
BLANCHE-NEIGE
LE CHAGRIN DU PÈRE NOËL
CE QUE VALÉRIE VEUT

et 3 beaux chants de Noël